

PER

R-389

EX. 2

5

REVUE DOMINICAINE



11/23/03

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Lanquetier-Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

(A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

(B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débissage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

Escaliers en fer pour
intérieur et extérieur
Sauvetage en fer
Clôtures en fer de tous
modèles. Châssis en acier.

ANTONIO BUREAU

ENTREPRENEUR

FER E BRONZE ORNEMENTAL

Tél. 6334

110, 3^{ème} RUE, LIMOILLOU, QUÉBEC, P.Q.

Grilles en fer forgé et décoratif
Croix d'églises et de cimetières
Lampadaires et Lustres.
Tous travaux sur plans
exécutés avec soin.

ARMAND MATHIEU (tel. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tel. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. BELL 36w

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS
ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure au bruni et à l'huile
Autels, Ornaments d'églises, Etc.

ST-ROMUALD.

CO- LÉVIS. P. Q.

POUDRE À PÂTE-POUDRE À PAIN-ÉPICES-THÉ-CAFÉ-TRAVAIL DE MOUTURE-ETC.

13 RUE CHAMPLAIN
Tél: 2-8367

QUÉBEC, P.Q.
Importateur — Manufacturier

TÉL. BUREAU: 2-1877

TURCOTTE & GOUSSE ENRG.

PHOTOGRAPHES

Spécialité: Photographie Commerciale et Studio

85, DORCHESTER — COIN ST-JOSEPH — QUÉBEC

LA PÂTISSERIE FRONTENAC

GÂTEAUX POUR TOUTES OCCASIONS

Spécialité: Petits Gâteaux pour les Thés et pour Banquets
Prompte livraison pour commandes par téléphone

300, RUE ST-JEAN — TÉL. 2-5721 — QUÉBEC

TÉL. BUREAU: 2-4250

TÉL. RÉS.: 2-4538

G. ROBITAILLE

CONTRACTEUR - ÉLECTRICIEN

— VENTE — ECHANGE —

Réparation de Moteur et Générateur
Filage Industriel et Installation de tout genre.

12, ST-NICOLAS

QUÉBEC

Tél. Bureau: 3-2572

Tél. Résidence: 3-4129

P. E. LAROCQUE

ENTREPRENEUR LICENCIE

Chauffage — Plomberie — Electricité

86, COTE D'ABRAHAM

QUEBEC

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

AMEUBLEMENT GÉNÉRAL :
Corbeil, Paul, 434 est, boul. Crémazie, DU. 5737-5738, Montréal

ARCHITECTES:
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS:
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay et Giroux, 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec
Joncas et Malouin, 229, rue St-Joseph, Tél. 8018 Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES:
"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS:
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES:
Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670, Ottawa, Ont.
Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES: RÉPARATIONS:
Morisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 Québec

AUTOS ET MOTOCYCLETES :
Ostiguy, Rodrigue, 181, du Pont, Tél. 2-6577 Québec

AVOCATS:
Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Bédard, Rodrigue, 129, Principale, Tél. 2-9104 Hull, P. Q.
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Desjardins, Wilfrid, 80, St-Pierre, Tél. 2-2549 Québec
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
Lafleur, Lorenzo, 45, Rideau, Tél. 2-1833 Ottawa, Ont.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES:
La Banque Provinciale du Canada, 221 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX:
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BIJOUTIERS, MANUFACTURIERS, ARTICLES DE SPORT :
Marcil Frères, 307, Dalhousie, Tél. 3-6888 Ottawa, Ont.
Guindon, L., 127, Principale, Tél. 3-3329 Hull, P. Q.

BOIS DE CONSTRUCTION (GROS ET DÉTAIL) :
Bilodeau et Doré Enrg., 280, St-Paul, Tél. 2-5035 Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec

BUANDERIES:
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CALICES, CIBOIRES:
Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CÉRAMIQUES, TUILES, MARBRE, TERRAZZO :
Cie Canad. de Carrelages Ltée, 27 et 37 ouest, Jean-Talon, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX):
Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
Syndicat National du Combustible, Inc., P. Gingras, Prés. Gér.,
67, Buade, Tél. 7111, Québec

CHAUSSURES :
Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph Québec

CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :
LeRossignol, Jules, 269, de la Canardière, Tél. 4-3130, Québec

CLÔTURES :
Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COMPLIMENTS:
Un ami de la Revue.
Compliments d'un ami ; C. N. E.

CONSTRUCTION DE PAVAGE:
Construction Rive-Sud Inc.,
1822, Des Carrières, Tél. CA. 6988, Montréal

CONTRACTEURS, MÉTAUX DE TOUS GENRES :
Cronier, J. A. et Cie, 27, Lett, Tél. 8-0987 Ottawa, Ont.

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE:
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS:
Girard, Mlle Marie, Directrice, 4648, Av. du Parc, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Braut, Anastase, 1891, Roberval, WE. 4237 Montréal

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:
Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF:
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX:
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec
Romo Construction, Ltée, 812½, St-Vallier, Tél. 9616 Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :
Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 Québec

ÉPICIER-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS:
D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC:
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE ET MOULÉES DIVERSES:
Avaré, Tancrède, 36, Henderson, Tél. 2-4028 et 2-4029, Québec
Robin Hood Flour Mills Ltd., 1, St-André, Tél. 2-1255, Québec

FOURRURES:
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

HABITS ET MERCERIES:
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ:
Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ:
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.):
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNAUX:
L'Action Catholique Québec
Le Droit Ottawa, Ont.

Bonnes adresses à consulter

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE:

"Clark Dairy Ltd", 634, Av. Bronson, Tél. 7-2600, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRES:

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MAGASINS À RAYON:

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, rue St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS:

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS:

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl

MARCHANDS DE CHAUSSURES:

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 St-Hyacinthe

MARCHANDS DE FARINE "REGAL":

St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd., 2110 ouest, Notre-Dame,
Tél. WI. 7191, Montréal

MARCHANDS DE GLACE:

Normandeau, A., 2114, Old Orchard, Tél. DE. 6526 Montréal

MARCHANDS DE GROS ET DÉTAIL:

Cotton, R., 39, boul. Charest, Tél. 6310 Québec

MARCHANDS DE POISSON:

"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS:

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 Montréal

MARCHANDS TAILLEURS:

Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC.:

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS:

Bergeron, Dr Geo. H., 143, Hôtel-de-Ville, Tél. 2-1248, Hull, P.Q.
Bruchési, Dr Geo. L., 204, Principale, Tél. 2-7691, Hull, P. Q.
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Morissette, Dr Amaury, 3, Kent, Tél. 2-5414 Hull, P. Q.
Pilon, Dr Henri, 251, Boul. St-Joseph, Tél. 2-0563 Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec
Samson, Dr J.-Ed., 2150 o., Sherbrooke, WI. 8967 Montréal

MEUBLES ET ACCESSOIRES DE BUREAU, NEUFS ET USAGÉS:

Boivin et Levasseur Enrg., 117, Côte d'Abraham, 2-1771, Québec

MEMBRES ARTIFICIELS:

J.-A. Duckett, 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 Montréal

MONUMENTS FUNÉRAIRES ET RELIGIEUX:

Hurtubise, Albert Enrg., 6752 est, Sherbrooke, CL. 2290, Mtl.
Laurin, J. P., 95, George, Tél. 4-0417 Ottawa, Ont.

NETTOYEURS DE FOURRURES, EMMAGASINAGE:

Lafleur, J.-V., 562, Guizot, Tél. DU. 5177 Montréal

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS:

MacGregor Paper & Bag Co., Inc.,
451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES:

Des Rosiers, Renri, 165, Principale, Tél. 2-6873 Hull, P. Q.
Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS:

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OCULISTES:

Drouin, Dr Adolphe, 197, Rideau Ottawa, Ont.

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS:

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
J. Grégoire Bélanger (ass. F.-X. Bordeleau),
534 est, Beaubien, Tél. CR. 8730, Montréal
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS:

Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.)
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec
Roussel, J.-L., 19, Dalhousie, Tél. 3-4901 Ottawa, Ont.

PHARMACIENS EN GROS:

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES:

Edwards, W. B., 225, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec

PIERRE ET SABLE:

Verreault, Elz., Ltée, 194, du Pont, Tél. 4-1221 Québec

PIERRE DE TAILLE, PIERRE CONCASSÉE:

Martineau Fils Ltée, Bureau-Chef, 517 est, Marie-Anne
Tél. FR. 8181, Montréal

PLANCHERS SABLEURS:

Dufour, E., 82, Côte Ste-Geneviève, Tél. 2-4360 Québec

PLOMBERIE, CHAUFFAGE:

St-Cyr, Wilfrid D., 68, Notre-Dame, Tél. 2-0220 Hull, P. Q.
18, Rideau, 3-3672, Ottawa, Ont. — 37, o. N.-D. LA. 8380, Mtl.

PLOMBIERS-COUVREURS-ELECTRICIENS:

Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS):

Old City Mfg. Co. Ltd., 4 Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273 Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES:

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROVISIONS-POISSON-FRUILS, ETC.:

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIES EN GROS:

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES:

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

SAVONS:

Savonnerie Bourbeau Enrg., 675, Chemin Ste-Foy Québec

TAXIS:

Taxis Jaunes Ltée, 83, Lachevrotière, Tél. 2-2001 Québec

TERRA COTTA:

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS:

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT:

Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

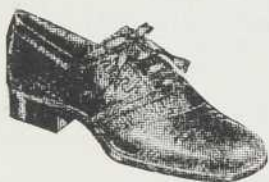
Rédacteur en chef: Omer HÉROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
 ABONNEMENTS PAR LA POSTE
 EDITION QUOTIDIENNE
 CANADA \$6.00
 (Sauf Montréal et banlieue)
 E. Unis et Empire Britannique 8.00
 UNION POSTALE 10.00

TÉL. CALUMET 2479
 427 EST, LAURIER
 MONTRÉAL

J. HÉBERT
 ÉPICIER-BOUCHER

ATTENTION SPÉCIALE
 AUX COMMUNAUTÉS
 RELIGIEUSES



TÉL. 2-5087

J. A. ROCHETTE

MARCHAND DE CHAUSSURES

19, RUE ST-JOSEPH

QUÉBEC



SUCCURSALE À OTTAWA
 SUITE 406-18, RIDEAU
 TÉL.: 2-9872

SPÉCIALITÉS :

OUVRAGES D'ÉGLISES,
 COUVENTS, ÉCOLES,
 ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
 961A, RUE ST-ROCH,
 MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la
 pratique facilite celle de toutes les autres, peut
 conduire au succès, parfois même au bonheur.

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

AUX PROCUREURS...

Vous trouverez toujours un grand assortiment
 d'articles religieux et de classe chez

Morissette et Frères Enrg.
 IMPORTATEURS EN GROS
 LIBRAIRES - PAPETIERS

CH. 209, EDIFICE MIGNER
 72, RUE DE L'ÉGLISE
 QUÉBEC

TÉLÉPHONES :
 BUREAU: 2-1890
 Rés. : 2-2296

Articles de fumeurs — Jouets — Livres de comptabilité
 de tous genres — Papier carbone — Rubans
 de clavigraphie, etc., etc.

TÉL.
 FRONTENAC
 3186*



2565
 CHAMBLY
 MONTRÉAL

TÉL.
 2-9411

KELLY ET LEDUC
 FERRONNERIE

67, rue
 WELLINGTON
 HULL, P.Q.

Cinquante années de service COURTOIS

1890 — • — 1940

MAURICE BERNARDIN
 JEAN-LOUIS BERNARDIN
 ANDRÉ BERNARDIN



COURTOIS FRÈRES
 ASSURANCES ENRG.

Cinquante années de service COURTOIS

1890 — • — 1940

TÉLÉPHONE: CH. 3195
 1285, RUE VISITATION
 M O N T R É A L

VIENT DE PARAÎTRE

R. P. D.-M. LAURIN, O. P.

Le Rosaire Perpétuel

Brochure de 96 pages,
troisième édition revue et corrigée.

• ————— •
PRIX : \$0.10 l'unité; \$1.00 la douz.

NOUVEAUTÉ

R. P. P.-A. GRANGER, O. P.

Le Rosaire des Retraitants

Brochure de 40 pages

• ————— •
PRIX : \$0.05 l'unité ; \$0.40 la douz.

Procurez-vous de bons livres

Extrait de notre catalogue

JACQUES MARITAIN ..	A travers le désastre	\$1.20
JACQUES MARITAIN ..	Le crépuscule de la civilisation	.60
DR ALEXIS CARREL ..	L'homme cet inconnu	1.75
ROBERT GOFFIN	Le Roi des Belges a-t-il trahi ?	1.50
ANDRÉ MAUROIS	Tragédie en France	\$1.50
JOSEPH LEOLIT	La Croix païenne	1.00
DALE CARNEGIE ..	Comment se faire des amis	1.20
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Aux glaces Polaires	.80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Apôtres inconnus	.80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Femmes héroïques	.80
DUCHAUSOIS, O.M.I.	Rose du Canada	.80
ARAMI	Vivre	1.00
JEANNE ANDÉ	Le rayonnement d'Elisabeth Leseur	.30
RUTCHÉ	Le Saint-Esprit et l'éducation	.50
HENRY, C. SS. H. ..	Indulgences	.15
LUCAS	La belle vie en commun	1.00
LUCAS	Ma joie de communier	.45
LUCAS	Sous le signe de la joie	.40
LUCAS	Non... la confession n'est pas une corvée	.35
PROULX, O. P.	Traditions et protestantisme	.75

ABBÉ P. MARC	Pages d'Evangile	\$0.75
ABBÉ P. MARC	L'Elite « Beaucoup d'appelés »	.75
GUERRY	L'Action catholique	1.25
BAYART	L'Action catholique spécialisée	.90
de MONTIGNY	Fernande	.75
DUPERRAY	Question sociale	.70
J. BAETEMAN, C.M.	Plus près de Toi, mon Christ	.90
ABBÉ G. COURTOIS ..	Pour « réussir » auprès des enfants	.50
VAN DER HEYDEN ..	Charité en tout (cent méditations concises)	1.00
HÉRIBERT JONE ..	Précis de théologie morale catholique	1.75
BELLOUARD, O. P. ..	Admirables, Maladroites, Malfaisantes	.60
BELLOUARD, O. P. ..	Des choses qui font penser	.50
BELLOUARD, O. P. ..	Ignobles, Médiocres, Splendides	.10
BELLOUARD, O. P. ..	Problèmes	.30
PAUL CLAUDEL ..	Les Juifs	1.00
CHAN. A. GARNIER ..	La femme dans la laïcité	.75
LACORDAIRE, O. P. ..	Vie de S. Dominique	.80

(Taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA



CH. 9020

DO. 6557

Une valeur de \$10.00 sera allouée sur
présentation d'un de ces coupons dans
chaque transaction avec la maison

VICTOR DUBOIS

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

SALONS MORTUAIRES GRATUITS

1867, AMHERST & 3619, ST-DENIS

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

CORSETIÈRE DIPLÔMÉE DU SPENCER

57, GRANDE-ALLÉE TÉL.: 2-7553 QUÉBEC

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. p.m.
7 à 8 - p.m.**Dr P. del Vecchio**

/PÉCIALITÉ:

TÉL.: FA. 1895

900 e.t. /herbrooke

MALADIE / CHRONIQUE /

CANCER, TUBERCULOSE,

ASTHME, RHUMATISME

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

ENCOURAGEZ

NOS

ANNONCEURS

DU BON LAIT DE CHEZ-NOUS

COOPERATIVE

Lait et Crème Montréal

4105 est, Notre-Dame

AMherst 2171

EUGÈNE CÔTÉ

PRÉSIDENT

J.A.&M.CÔTÉ LTÉEManufacturiers
de chaussures

/T-HYACINTHE

**LA BANQUE
CANADIENNE NATIONALE**est la banque du public aussi
bien que la banque des hommes
d'affaires.

Le gérant de succursale se
tient à votre entière disposition,
qu'il s'agisse de dépôts, d'em-
prunts, de remises ou de recou-
virements, à l'étranger comme
au Canada, ou de toute ques-
tion d'ordre financier au sujet
de laquelle vous désiriez le
consulter.

Succursale à St-Hyacinthe
E.-O. DESJARDINS, GÉRANT

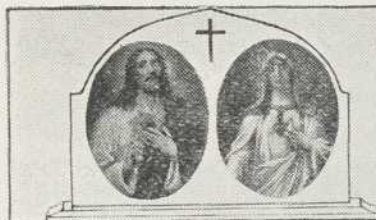
tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:

MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.

**Canadian Plaque Co. Ltd**MANUFACTURIERS de PLAQUETTES sur BOIS, divers SUJETS RELIGIEUX.
d'après le nouveau procédé

Tél. Fitzroy 5655

GLASTEX

VERDUN, P.Q.

720, Av. Marin



Tél.

Fitzroy

8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES*En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide***MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.****5 5 6 5**Chemin de la
Côte St-Paul

Montréal

**N. MARTINEAU & FILS**

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL
REMINGTON NOISELESS
STANDARD & PORTATIF

VIENT DE PARAÎTRE

POUR RESTAURER LE FOYER

par le R. P. D.-A. TURCOTTE, O. P.

« Je voudrais voir votre livre franchir le seuil de toutes nos maisons, et prendre place sur les rayons de cette bibliothèque du foyer que vous recommandez si opportunément ».

De S. E. le Cardinal J.-M. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.
Archevêque de Québec

Volume de 176 pages — Prix : \$0.50 (plus taxe)
(Prix spécial par quantité)

Deuxième édition, quatrième mille

L'AMOUR ET LES CHRETIENS

Par le T. R. P. Marcel-M. DESMARAIS, O. P.

... et voilà quelques réponses à la question :

L'AMOUR EST-IL UN PÉCHÉ ?

Volume de 208 pages — Prix : \$0.50 (plus taxe)

VIENT DE PARAÎTRE — 3ième édition (10e mille)

COMMENT PRÉPARER SON MARIAGE ?

par le R. P. Arthur-M. GRANGER, O. P.

Le livre qu'il faut lire et propager. Indispensable pour tous : Mariés ou non ! ainsi que pour les éducateurs.

Volume de 192 pages — Prix : \$0.60 (plus taxe)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Revue Dominicaine

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Sommaire

Mars 1941

GÉRARD-M. PARÉ, O. P. :

Le silence de Dieu

Pourquoi Dieu permet-il les massacres actuels ? A l'aide d'une robuste théologie, l'auteur répond à cette angoissante question. En passant, il fustige ceux qui voient en Hitler l'instrument dont Dieu se servirait pour punir la France et les autres peuples envahis.

RENÉ RISTELHUEBER :

Saint Dominique au pays des Vikings

Ancien Ministre de France à Oslo, l'auteur garde un souvenir ému de son séjour en Norvège. Son article constitue un prestigieux film en « technicolor », avec, en premiers plans, quelques figures dominicaines fort sympathiques.

GABRIEL-M. LUSSIER, O. P. :

Avec saint Thomas

Diatribes à la Bloy dont la verve et la violence réjouiront tous les vivants disciples du Docteur Angélique.

JULES LÉGER

A la recherche du Prince

De quel Prince s'agit-il ? L'auteur serait-il disciple de Maurras ?

M.-A. COUTURIER, O. P. : *Recommencements d'art sacré au Canada*

« Nous commençons donc à livrer la bataille dans des conditions très précaires. Nos chances sont minimes ; mais enfin elles existent. Quelles sont-elles ? »

Directives pratiques :

ALBERT SAINT-PIERRE, O. P. : Notes de théologie pastorale : De la confession générale.

RAYMOND-M. CHARLAND, O. P. : Consultation canonique : Les sociétés neutres.

Le Sens des Faits :

FRATER : Le 2 février à Ottawa.

ANDRÉ M. GUILLEMETTE, O. P. : Charité... bien ordonnée...

M.-A. BELLOUARD, O. P. : Réflexions d'un dominicain français devant la neige canadienne.

NOËL MAILLOUX, O. P. : Pédagogie : discussions et réalisations.

CRITICUS : En profondeur.

Courriers des villages.

L'Esprit des Livres :

PHILIPPE LECOMPTE, O. F. M. : « La chronique conventuelle » (A. Papillon, O. P.).

Mme G. BOUDRIAS : « Pour les nouvelles mamans et leur enfant » (Dom L. Crenier, O. S. B.).

Dr L.-P. MERCIER : « Education sexuelle » (Noël Mailloux, O. P.).

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.

REVUE MENSUELLE PUBLIÉE À ST-HYACINTHE, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

RÉDACTION : { COLLÈGE DOMINICAIN
95, AV. EMPRESS, OTTAWA ADMINISTRATION { L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL

Le Silence de Dieu

C'est du silence de Dieu devant les présentes convulsions de l'humanité en délire que je veux parler. Avouons franchement, qu'à de certains moments, il a posé à notre conscience de croyants une douloureuse énigme. Nous croyons en un Dieu qui est bonté, justice, providence. Nous avons mis tous nos espoirs en un Père tout-puissant dont la sagesse infinie gouverne le monde et qui prend soin des hommes beaucoup plus attentivement que de l'oiseau qu'il nourrit et du lys de la vallée qu'il fait fleurir. Mais alors, comment peut-il vouloir que l'humanité soit déchirée comme elle l'est actuellement ? Comment peut-il laisser les forces du mal l'emporter à ce point ? Les lys fleurissent encore, Seigneur. Mais leur blancheur n'est plus immaculée ; on y découvre des taches de sang. Les oiseaux sans doute trouvent encore leur nourriture, mais ils se sont envolés au bruit des infernales machines de guerre et au spectacle de l'abomination et de la désolation dont la terre est le théâtre. L'esprit est humilié par toute la face du monde. Sa voix ne peut même plus se faire entendre... Pourquoi, alors, Dieu ne parle-t-il pas, lui ? Pourquoi ne vient-il pas défendre les faibles et les innocents, victimes éternelles des folies des grands éternellement renouvelées ? Serait-il, en quelque manière, de connivence avec les auteurs de la catastrophe ? Ce n'est pas possible. Et pourtant, rien n'échappe à sa providence. Terrible dilemme qui nous entraîne irrésistiblement dans une de ces batailles de l'esprit dont on a dit et dont nous expérimentons, hélas, qu'elles ne sont pas moins redoutables que les luttes corps à corps ! « Le combat spirituel est aussi brutal que

la bataille d'hommes. Dure nuit ! Le sang séché fume sur ma face ».

Chrétiens, il ne faut pas perdre cœur. Si notre conscience de croyants est aux abois en face des bouleversements actuels, c'est que nous n'avons pas suffisamment considéré le point de vue de Dieu. « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ni ses pensées, nos pensées ». Faisons donc taire en nous l'esprit de révolte, retenons nos sanglots et essayons d'apercevoir, à la lumière de la foi et dans l'adoration du mystère, le point de vue de Dieu. D'abord, convainquons-nous bien que cette guerre meurtrière et scandaleuse, Dieu ne l'a pas voulue. Il ne l'a pas voulue parce que Dieu ne peut pas vouloir le péché. Or, ce sont des péchés qui ont causé directement la catastrophe. Ce désastre est le fruit naturel de la mauvaise volonté des hommes, le résultat fatal d'une série de fautes commises librement contre l'esprit et contre l'amour. Nous pouvons même en suivre la trace. Il y a des causes éloignées : l'apostasie officielle des nations, l'égoïsme des individus et des peuples, l'orgueil de race, l'esprit de domination, et, plus immédiatement, la paix maçonnique de 1918. Il y a aussi des causes prochaines. Elles se résument, en grande partie, dans la mauvaise volonté de ceux qui, défiant Dieu et sa loi, refusant obstinément toute solution équitable et pacifique, ont déclenché froidement la guerre, dépouillé systématiquement des peuples de leurs droits et de leur liberté, massacré intentionnellement des populations sans défense. Péchés, parmi les plus graves péchés ! Indubitablement, Dieu ne les a pas voulus. Il n'est aucunement responsable de l'affreuse tuerie dont nous sommes les témoins atterrés.

Par conséquent, n'allons pas, de quelque manière que ce soit, lui en attribuer la volonté ou l'initiative. Prenons garde aux solutions simplistes qui prêtent à Dieu un faux visage et jettent

LE SILENCE DE DIEU

le trouble dans les âmes. N'allons pas dire, par exemple — surtout dans la chaire de vérité — que Dieu se sert positivement du chancelier actuel de l'Allemagne et de ses satellites, comme de jouets pour châtier des nations coupables, comme d'instruments de sa providence pour balayer l'iniquité de la terre. Ce n'est pas sous cet angle que le problème doit être posé, et ce n'est pas ainsi qu'il se résout. Notre Dieu qui est un Dieu d'amour et de justice, ne peut pas se donner comme propos, de purifier certains hommes de leurs fautes en faisant commettre à d'autres des péchés plus graves encore. L'injustice et le mensonge, la violence et le massacre, ne sont pas des moyens d'effacer l'iniquité au cœur de l'homme et de promouvoir sur terre le règne de l'esprit. En eux-mêmes et dans leurs effets, ces actes dénoncent un recul de la cause de Dieu, une chute verticale vers les ténèbres inférieures. Croit-on que la conquête de la Pologne aura pour résultat de faire progresser les valeurs spirituelles dans ce pays ? Croit-on que le splendide renouveau catholique qui s'est levé en France et en Belgique, ces dernières années, et qui nous est apparu comme l'aurore d'un « retour en chrétienté », tirera quelque avantage de l'occupation allemande ? Nous savons ce que la Gestapo a fait des mouvements de jeunesse et des associations catholiques, en Allemagne, en Autriche et en Pologne. Instruments de Dieu ces tristes sires ? Non. Surtout pas cela. Il nous est arrivé parfois de donner à Dieu un faux visage et, par là, d'éloigner de la vraie religion des âmes, en quête, pourtant, d'absolu. N'allons pas aujourd'hui lui faire prendre la figure d'un implacable justicier, exerçant sa vengeance par des procédés monstrueux. Ce ne sont pas là les voies de Dieu, et la machine de guerre du chancelier Hitler n'a rien à voir avec le Golgotha. Cette guerre appartient tout entière aux hommes. Laissons-leur en la sinistre paternité. Dieu ne l'a

pas voulue, il ne la veut pas, il ne peut pas la vouloir... Il la permet seulement.

Et c'est bien différent. Les théologiens distinguent, à juste titre en Dieu, une volonté positive et une volonté permissive. Sans nous engager dans des subtilités, comprenons qu'il y a parmi les événements d'ici-bas, des choses que Dieu veut directement et pour elles-mêmes, d'autres qu'il accepte seulement parce qu'elles sont la conséquence nécessaire de biens plus grands. Il permet le péché, refus de son amour, parce qu'il est une conséquence de notre liberté. Mais il ne le veut pas. Aussi bien ne peut-il pas vouloir la guerre actuelle, parce que dans ses causes et, pour une bonne part, dans son exécution, elle est une accumulation de péchés. Il la permet cependant, parce qu'il a laissé les hommes maîtres de leur destin, parce qu'il a voulu, à la tête de la création, une humanité qui pût lui offrir la gloire suprême d'un amour libre.

Il la permet. Mais il peut en arrêter le cours, par une intervention miraculeuse. Et il l'arrêtera, si nous le lui demandons et si nous le méritons. Avant de nous scandaliser du silence de Dieu, demandons-nous si un monde qui l'a renié et qui s'est pris pour un absolu, a mérité que l'Absolu vienne à nouveau le tirer des ombres et du chaos. Avons-nous bien compris, même nous catholiques, la profondeur du christianisme ? Savons-nous bien ce que c'est que de refuser l'amour d'un Dieu ? Si Dieu a offert aux hommes son amour, comprenons que ce n'est pas pour rire. Si Dieu s'est fait homme et est mort sur une croix, sachons voir que l'humanité n'a plus le droit de faire comme s'il n'était pas venu. Nous avons péché. Nous avons bu l'iniquité comme de l'eau. Notre innocence est ensevelie sous un amas de crimes. Or, au dire de Platon lui-même, après l'innocence, le plus grand bien,

LE SILENCE DE DIEU

c'est l'expiation. Prions Dieu que les épreuves actuelles de l'humanité servent à sa purification et à son rachat. Car, il est assez puissant, lui, pour tirer le bien du mal, pour transformer une agonie sanglante en une résurrection. Et, après tout, s'il est le Dieu de justice, il est aussi le Dieu de bonté. Il est le bon Dieu.

Gérard PARÉ, O. P.

Collège Dominicain d'Ottawa,
le 9 février 1941.

PRIÈRE À L'USAGE DE LA FEMME D'UN SOLDAT

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs qui savons bien que nous ne pouvons rien espérer que de la miséricorde. Je proclame devant vous que si Dieu exigeait un compte rigoureux de mes fautes, je n'oserais même pas élever la voix pour vous demander d'intercéder pour moi auprès de lui. Je ne suis digne que du veuvage, parce que toute femme et tout homme ont crucifié Dieu dès leur naissance et ils ne peuvent qu'offrir leur bonne volonté. Cette bonne volonté, je vous la confie pleine et entière, afin que vous la présentiez au Maître qui pardonne. Si elle a porté quelques pauvres fruits de charité, rangez-les dans votre corbeille, ô très basse et très haute servante du « Magnificat », faiseuse de toutes les commissions que nul n'oserait tenter auprès de votre Fils. En lui remettant ces dons imparfaits, demandez-lui que nous voyions ensemble, mon mari et moi, le crépuscule descendre sur la treille alors seulement que nos enfants seront plus grands que nous. Peut-être avec indulgence le Créateur recevra-t-il ces fruits, comme un roi qui se laisse toucher par le présent du pauvre, et m'exaucera-t-il, grâce à la toute-puissante entremise que nous vous demandons maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

FRANCIS JAMMES

Saint Dominique au pays des Vikings

De quelle stupeur ont été frappés tous ceux qui ont connu la blonde et douce Norvège en apprenant sa brusque invasion !

Elle vivait heureuse et calme. Isolée à l'extrême nord de l'Europe, ceinturée par la mer, hérissée de montagnes, elle se croyait protégée par la nature. Plus encore par sa volonté de paix. Le tumulte des rivalités européennes ne parvenait qu'assourdi au 60^e degré de latitude. Elle s'en félicitait. Nulle autre ambition que celle de vivre libre et de travailler, sans se mêler aux luttes d'influence. Les sommes que les autres nations dépensaient à s'armer, elle les employait à répandre l'instruction, développer le bien-être, assurer à tous l'avenir. Au lieu de fonder des canons, forger des tanks, tourner des obus, elle croyait plus sage de construire des écoles, des hôpitaux, des asiles d'enfants et de vieillards. Son armée avait été réduite au minimum : une milice avec un service de 84 jours. Ses jeunes gens portaient plus souvent sur l'épaule une paire de skis que le fusil. Pourtant le pays savait que, bien entraînés, endurants et résolus, ils se transformeraient, s'il le fallait, de sportsmen en soldats. Mais pourquoi l'eût-il fallu, puisque, sans convoitise aucune, elle ne demandait qu'à vivre en paix ? Cependant les remous de la guerre se sont propagés si loin et si vite qu'un beau matin, le 9 avril au petit jour, la paisible Norvège a été assaillie. En douze heures, ses centres nerveux étaient paralysés.

Elle ne s'en débattit pas moins. Son gouvernement, le Roi en tête, gravit le calvaire d'une héroïque retraite en direction du nord-ouest, vers l'Océan. Les noms des places de sport et des centres de tourisme perdirent tout à coup leur signification ori-

SAINT DOMINIQUE AU PAYS DES VIKINGS

ginelle pour devenir des noms de bataille. Hamar, Lillehammer, ce n'étaient plus des stations d'hiver où garçons et filles sautaient joyeusement des wagons pour courir prendre leurs skis. C'étaient des lieux de carnage et d'horreur. On se battait à Vos, où les coquets chalets de bois, si accueillants pour les voyageurs, flambaient sous les bombes incendiaires. On se mitraillait dans le Gudbrandsdal, la vallée étroite que le train remontait péniblement vers Trondheim en longeant les eaux vertes d'une rivière qui sautait de rocher en rocher au milieu des sapins. On se canonnait à Molde, l'île des roses, où les villas alignaient leurs parterres le long du Fjord.

Quel cadre pour des combats que ce paysage norvégien ! La nature elle-même offre l'image de la lutte : montagnes tourmentées, forêts sombres grimpant à l'assaut des pentes, cascades bondissant au milieu de l'écume, rivières peinant pour se frayer un chemin dans le roc, lacs innombrables trouant le sol, contenus par la poussée des hauteurs — mais surtout lutte de la mer et de la terre. La mer ronge les rives, déchiquette les côtes, s'enfonce au milieu des terres à la façon d'une anguille et c'est l'étrangeté des fjords surplombés de vertigineux à pics. La terre rend les coups en lançant des caps effilés, en projetant dans la mer une mitraille d'îles de toutes formes et de toutes dimensions, depuis des rochers lisses et humides parodiant des ébats de monstres marins jusqu'aux féeriques îles Lofoten qui dressent leurs sommets au-dessus des flots comme un défi. Rarement du calme dans ce paysage ; la rudesse sauvage y domine plus souvent, parfois même la terreur, toujours la mélancolie. Paraissant souffrir d'une détresse humaine, il est pathétique.

C'est dans un tel décor, à ce moment enfoui dans la neige et la glace, que les soldats norvégiens ont, pied à pied, disputé leur

sol en reculant vers le Nord. A la fin de mai, les rayons obliques d'un soleil déjà presque perpétuel éclairaient d'une lumière lunaire ces régions chaotiques qui n'ont plus rien de terrestre. Les défenseurs ont dû reculer plus au nord encore, jusqu'au moment où, la terre disparaissant pour faire place aux seuls rochers, les rares habitants ne sont plus des paysans mais des pêcheurs — Tromsøe, Narvik. Désespérément ils ont tenté de s'accrocher au roc. Puis il leur a fallu abandonner leur patrie pour prendre la mer.

* * *

La mer, c'est l'âme même de la Norvège. Petit pays de trois millions à peine d'habitants, celle-ci s'enorgueillit d'une des marines marchandes les plus importantes du monde — la quatrième. Paquebots, cargos, tankers, baleiniers, grands ou petits, ses navires sillonnent toutes les mers du globe. Dans le pays même, le bateau est parfois le seul moyen de communication, et souvent le plus pratique, pour se déplacer le long d'une côte étroite qui s'étire à l'infini sur près de 3 500 kilomètres. Aussi combien de Norvégiens vivent sur la mer et de la mer !

Large porte ouverte sur l'inconnu, on la rencontre partout comme une invitation au voyage. De tout temps les Scandinaves ont subi l'attraction de cet appel. Dès le Xe siècle, l'audace des Vikings les a lancés des côtes de Norvège vers de fabuleuses incursions en Grande-Bretagne, en Normandie, où ils fondent un duché, en Méditerranée et même jusqu'au Bosphore, tout étonné de l'apparition de ces géants blonds. Mais leur domaine était les mers du Nord. Les vieilles *sagas* chantent leurs expéditions en Islande, au Groenland. C'est de là que l'un d'eux, Leiv Erikson, partit vers l'an mille pour aborder, bien par hasard, en

SAINT DOMINIQUE AU PAYS DES VIKINGS

Amérique, tout comme, près de cinq siècles plus tard, son illustre imitateur, Christophe Colomb.

Dignes de leurs ancêtres, les descendants de ces intrépides marins ont maintenu leurs traditions. Dans la presqu'île de Bygdøe, en face d'Oslo, deux temples, distants de quelques centaines de mètres, sont élevés à l'esprit d'aventure. L'un renferme la carcasse d'un long bateau Viking à la forme effilée, terminé par une haute proue d'une courbe élégante qui semble toujours prête à bondir pour fendre fièrement les flots. L'autre, au toit triangulaire, abrite le « Fram » (En avant), le navire, également en bois, sur lequel F. NANSEN, se laissant porter dans les glaces par la dérive, s'est approché du Pôle Nord au cours de son expédition à la fin du siècle dernier. Peu de reliques inspirent aux Norvégiens autant d'orgueil.

S'il est un beau type d'aventurier, dans toute la noblesse du terme, c'est en effet Nansen, explorateur et philanthrope. A condition de considérer l'aventure comme un rêve mis en action. Le désir de lever le voile sur les mystères de l'Extrême Nord lui fit accomplir ce prodige : quitter son bateau pour tenter de gagner à pied le Pôle à travers la banquise avec un seul compagnon. Plus tard, héros d'une aventure humanitaire, c'est la même foi et la même audace qui, à la Société des Nations, lui inspirèrent des exploits d'un autre genre. Il s'agissait, à la suite de la « Grande Guerre », de rapatrier des millions de prisonniers, de nourrir la Russie affamée, de secourir les réfugiés dispersés à travers le monde. Les augures de Genève discutaient, rédigeaient des rapports concluant aux insurmontables difficultés de ces tâches. Alors, ému de tant de misères, exaspéré de ces lenteurs, le délégué de la Norvège, moderne Viking qui, lui, avait connu le froid et la faim, bouscula préjugés et méthodes. Imaginant des

solutions hardies, rapides, rassemblant miraculeusement les énormes sommes nécessaires, recrutant des dévouements, il mit seul sur pied une des rares œuvres que l'on puisse inscrire à l'actif de la Société des Nations.

Ce mélange de rêve et d'action est caractéristique de la race norvégienne. Peu de nations autant qu'elle mettent à l'honneur l'activité physique, le sport. Le premier dimanche de février, sur la colline d'Hollemenkollen, au-dessus d'Oslo, a lieu chaque année un concours de sauts sur skis qui prend l'allure d'une seconde fête nationale. La cour royale ne manquait jamais d'y assister. Quelle que fût la rigueur de la température, plusieurs dizaines de milliers de spectateurs suivaient avec passion les envolées des champions favoris se lançant dans le vide pour planer en battant des ailes comme de grands oiseaux noirs. Un peuple sain et vigoureux a été formé à cette rude école. Elle a également réussi à conserver à tous, plus longtemps qu'ailleurs, une étonnante jeunesse. Sans lui en attribuer le seul mérite, ne serait-ce pas elle aussi qui, en abolissant toute distinction sociale, a contribué à implanter cette simplicité de manières, ce sens cordial de l'égalité, cet instinct de solidarité qui, avec l'acceptation d'une discipline librement consentie, comptent parmi les charmes de la Norvège.

Le culte de l'action n'exclut nullement l'intensité de la vie intérieure. Les Norvégiens sont volontiers rêveurs et idéalistes. Que n'a-t-on pas dit sur les chimères que font surgir dans les esprits les longues nuits d'hiver et les brumes du Nord ? Qu'une nation aussi peu nombreuse ait été le berceau de tant d'écrivains et d'artistes remarquables est chose singulière. En littérature, Ibsen et Bjørnsen, Grieg, en musique, sont des génies qui font honneur non pas seulement à leur patrie, mais à l'humanité.

L'avenir dira s'il en est de même de certains contemporains comme le peintre Munck et le sculpteur Vigeland. L'école littéraire moderne se montre digne de son brillant passé grâce à des talents tels que ceux des romanciers Knut Hansum, Sigrid Undset ou Johann Böjer. Non seulement la culture générale est extraordinairement répandue, mais le développement de la personnalité a pris de telles proportions que bien des Norvégiens se sentent plus ou moins porteurs d'un message original. De là, dans ce petit pays, une floraison d'écrivains, de poètes, de peintres, de sculpteurs. Ce tempérament d'artiste se manifeste chez la plupart par une charmante fantaisie, mais chez certains il s'hypertrophie jusqu'à l'étrangeté.

* * *

Toujours est-il qu'en favorisant la réflexion et l'introspection, une semblable attitude spirituelle prépare un terrain favorable à l'éclosion de l'activité religieuse. De fait, sauf exception, le Norvégien est rarement indifférent en matière philosophique. Ce n'est pas dire qu'il soit toujours croyant. Loin de là. Esprit à la fois libre et curieux, il est assez enclin à se rallier à des doctrines extrêmes, qu'elles soient mystiques ou matérialistes. La pratique du protestantisme développe des tendances naturelles à l'individualisme en laissant le champ libre au foisonnement des sectes. D'où, par exemple, le récent succès de la « Confession d'Oxford ». En définitive, des opinions religieuses assez diverses se font jour sous la façade d'une Eglise d'Etat luthérienne.

Quant aux catholiques, ils ne sont qu'une très faible minorité, exactement un pour cent de la population, soit à peine trois

mille âmes. Et cependant, outre le clergé local, il existe en Norvège une mission des Pères Dominicains.

Datant d'environ une quinzaine d'années, celle-ci a une touchante histoire. Sa fondation est due à l'initiative d'une pieuse dame française, Mme de N..., habitant depuis fort longtemps Oslo où elle avait des attaches de famille. Contre toute apparence, elle affirmait que la venue de nos missionnaires serait fort bien accueillie et servirait utilement la cause catholique. S'offrant à subvenir aux premiers besoins de la Mission, elle mit un tel zèle que les Dominicains se laissèrent tenter à faire une expérience. Leurs débuts dans une installation de fortune furent des plus modestes, mais ils se rendirent aussitôt compte que leur généreuse protectrice ne s'était pas méprise : le milieu, compréhensif, leur manifestait des sympathies et des encouragements inattendus.

A vrai dire, ce n'était pas la première communauté catholique française à venir en Norvège. Tout à la fin du siècle dernier, les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry avaient fondé en Scandinavie quelques établissements spécialisés dans les soins à donner aux malades. Situés dans la capitale et les principales villes, quatre à cinq hôpitaux fonctionnaient sous leur direction avec un personnel français à l'origine et, en dépit des difficultés de recrutement de ces dernières décades, resté en majorité français. La prospérité de ces œuvres avait suggéré l'idée d'adjoindre à l'hôpital d'Oslo une école de filles. Elle rencontra le même succès. Outre le dévouement des Sœurs, ce succès s'expliquait en partie par la souplesse avec laquelle celles-ci s'étaient adaptées aux exigences des Norvégiens en matière de confort. Leurs établissements étaient des modèles d'installation moderne. Il était curieux de voir la faveur dont ils jouissaient auprès de la population

SAINT DOMINIQUE AU PAYS DES VIKINGS

protestante à qui nos religieuses avaient réussi à inspirer non seulement le respect, mais même l'affection. A Oslo, peu de personnes pouvaient rivaliser en popularité avec la Mère Zoé qui dirigeait l'ensemble de ces œuvres. De tels mérites allèrent jusqu'à attirer sur elle l'attention du gouvernement du Front Populaire. C'est lui qui décerna à l'infatigable Supérieure la Croix de la Légion d'Honneur que sa modestie lui fit recevoir avec confusion et son patriotisme porter avec fierté.

Nul doute qu'en dissipant certains préjugés sur le catholicisme, la charitable activité des Sœurs de Saint-Joseph n'ait puissamment contribué à frayer la voie à l'action des Dominicains. Ceux-ci purent bientôt prendre définitivement pied à Oslo. En 1936, leur couvent comptait cinq Pères. Était-ce le simple hasard qui avait rassemblé pour travailler d'un cœur uni à la même grande cause des ouvriers d'apparence si différente ? Le Parisien, dialecticien au visage tourmenté, le vigoureux Lillois, plein de dynamisme, qui savait parler aux ouvriers et aux pêcheurs, l'Alsacien rêveur dont la musique était la prière favorite et le Breton, pâle et mince, image même du mysticisme. Le cinquième avait été détaché du couvent pour desservir une petite paroisse de montagne près de Lillehammer, où la retentissante conversion de la célèbre romancière Sigrid Undset avait créé un petit centre favorable à l'extension du catholicisme. L'année suivante, ne pouvant suffire seuls à tous les besoins, ils durent appeler un sixième Père, un Suisse, pour joindre ses efforts aux leurs.

Déjà, peu d'années auparavant, des religieuses dominicaines étaient, de leur côté, venues apporter leur collaboration. Elles avaient installé, d'abord fort petitement, un foyer de la jeune fille. C'était une sorte de maison de famille pour celles qui,

n'ayant pas de parents dans la capitale, y suivaient les cours à l'Université ou y occupaient un emploi. Là aussi, le succès fut tel qu'au bout de deux ans seulement, il fallut voir plus grand et bâtir un bel immeuble à l'installation attrayante. Venues de tous les coins de la Norvège, les pensionnaires, presque sans exception, étaient protestantes ; mais nos religieuses avaient su inspirer aux familles une confiance sans égale.

Quant aux Pères dominicains, se contentant d'une maison adaptée tant bien que mal aux nécessités de la vie monastique, ils avaient, grâce à de généreux concours, construit tout à côté une spacieuse chapelle. Blanche et lumineuse, elle est plus spiritualisée encore par les vastes fresques du R. P. Couturier qui continue avec ferveur les glorieuses traditions artistiques de l'Ordre.

Quel curieux spectacle offrait l'assistance à la messe du dimanche ! Outre la toute petite colonie française, on y rencontrait quelques Norvégiens appartenant à la minorité catholique, dont beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles en costume de sport, prêts à partir en excursion — leurs skis les attendant à la porte — puis d'autres, bien d'autres, et non des moindres, dont on cherchait à s'expliquer la présence. Se justifiait-elle par le seul désir d'entendre un sermon en français ?

Ceux-là, les plus touchants peut-être, c'étaient les inquiets, les insatisfaits en quête d'une nourriture spirituelle, qui cherchaient leur voie. Avec tact, discrétion, avec conviction surtout, les Dominicains tentaient de leur rendre la tranquillité d'esprit en les mettant sur le chemin de la foi. A eux qui, cherchant une croyance, se montraient déconcertés par leur multiplicité, ils offraient le refuge éprouvé de leur propre croyance. Par sa longue tradition, sa pérennité sous une même forme intangible, par la

SAINT DOMINIQUE AU PAYS DES VIKINGS

solidité de ses dogmes, le catholicisme finissait par apparaître à quelques-uns comme l'asile le plus sûr.

Il ne conviendrait pas d'exagérer les résultats obtenus par la Mission des Dominicains en Norvège. Cependant, ils ne sont pas niables. Ils attestent la puissance de rayonnement du catholicisme, même parmi des populations qui en ont été séparées depuis plusieurs siècles. Ils attestent aussi que la France n'a jamais démerité de son titre de Fille aînée de l'Eglise et que, parmi d'autres, une des missions où elle excelle est de déléguer à travers le monde des missionnaires.

Sans doute les descendants des Vikings savent naviguer sur des mers agitées ; ils ont l'habitude d'affronter sans crainte les mauvais temps. Mais quand, dans la tempête, ils cherchent des yeux la terre, est-il surprenant qu'aux phares nombreux qui balisent des ports incertains, quelques-uns aient préféré le flambeau, brillant d'une lumière éternelle, que leur tendait saint Dominique.

René RISTELHUEBER

Ministre de France au Canada

UNE PAROISSIENNE ILLUSTRE

A Saint-Dominique d'Oslo, où le Père Béchaux et d'autres Frères-Prêcheurs de France entretiennent un chaud foyer de culture catholique, l'architecte eut l'heureuse idée d'enchâsser dans le mur une pierre provenant des ruines de l'ancien couvent dominicain ; ce geste de bâtisseur, préoccupé de relier le présent au passé, a dû plaire à certaine paroissienne de cette église, qui n'est autre que Mme Sigrid Undset (prix Nobel de littérature pour 1928). Evoquer le moyen âge comme elle le fait dans ses romans, c'est adresser l'appel même de l'histoire à tout un subconscient national dont elle attend beaucoup pour l'avenir religieux de son pays.

GEORGES GOYAU

« Le Figaro » du 6 décembre 1928.

Avec saint Thomas

Je voudrais que ce titre rappelant celui du beau recueil de Lucien Rainier, je voudrais que cette locution amphibologique sous laquelle je commence d'écrire, apparût au lecteur comme une exhortation ou une injonction que l'auteur adresse d'abord et surtout à lui-même. Tâchons d'être *avec* saint Thomas et tâchons d'y être, comme il faut.

Si j'interroge Littré, j'y trouve qu'*avec* a quelques huit ou neuf sens que l'on peut ramener à deux principaux. Le premier indique la rencontre, l'échange, l'association, le commerce, enfin une liaison quelconque, tandis que le second parle de cause ou de moyen. Je vais à la chasse *avec* un ami et j'abats du gibier *avec* une carabine. Nous devons faire tenir à saint Thomas la place de l'ami et, sauf le respect qui lui est dû, celui de la carabine aussi. Il faut d'abord vivre avec lui, avec ce que nous avons de son incomparable aventure intellectuelle, habitant et inventoriant les livres qu'il nous a laissés, après avoir eu soin de nous avertir qu'ils n'étaient que la paille d'un froment d'or criblé pour le ciel. Mais ce commerce, cette fréquentation amicale n'épuise pas tout le bien dont saint Thomas peut nous enrichir, si seulement nous le voulons. Autant que guide et compagnon, il est serviteur et même instrument. C'est pourquoi nous pouvons dire, en une sorte d'aspiration totale : Avec saint Thomas !

Obéir à cette injonction, à cette devise, implique au moins l'imitation de Claudel sur ce point. On sait que, pendant les cinq années de son premier séjour en Chine, le poète de *Tête d'Or* lut et médita, stylo à la main, les deux *Sommes* de saint Thomas d'Aquin. Si, pour un diplomate écrivain, si catholique soit-il,

c'est là une mesure admirable, il me semble qu'un théologien, professeur ou missionnaire, devrait faire davantage. Quand Claudel dit bonnement à Jacques Rivière, je crois, qu'il étudia, pendant les cinq longues années de sa solitude chinoise, la *Contra Gentiles* et la *Summa Theologica*, il n'affirme pas pour autant que ce sont pour lui livres désormais fermés. L'eût-il fait d'ailleurs, que nous n'aurions pas à nous en scandaliser. Avec la puissante originalité de son génie, et muni, par surcroît, d'une prodigieuse mémoire, l'auteur de *Figures et Paraboles* devait forcément finir par ne plus prendre d'intérêt qu'à la lecture de la Création et de la Bible. « Depuis longtemps, m'écrivit-il en février 1937, je ne lis plus que la Bible ». Mais ce que Claudel aurait pu accomplir une fois pour toutes en quelques années, est-ce que, pour la plupart, nous n'aurions pas profit à le poursuivre pendant toute une vie, ouvrant chaque jour, arès la Bible, l'une ou l'autre des œuvres de saint Thomas ? Comme il s'agit d'une imprégnation de principes, et comme d'une transfusion de sang, bien plus que de claires et définitives solutions à recevoir, c'est seulement par ces contacts quotidiens, ces rencontres régulières que nous habiterons saint Thomas avec le plus grand profit possible.

Le malheur veut toutefois qu'une fréquentation même assidue de saint Thomas ne suffise pas pour obtenir ce « plus grand profit possible ». Prieurement, d'une priorité de valeur, à la quantité et à la fréquence des efforts jetés dans cette conquête, il y a, notons-le bien, leur qualité et l'attitude qui les informe. Devenir et demeurer, je ne dis pas thomiste (ce mot galvaudé me répugne), mais *disciple vivant* de la vérité mouvante et immuable que saint Thomas tente de nous enseigner, n'est pas surtout une affaire d'heures et d'assiduité, c'est une affaire de

longue-vue intellectuelle, de non-conformisme radical, de lucide et entière disponibilité d'esprit, toutes choses gratuites et infuses que le commerce le plus obstiné avec saint Thomas ne saurait créer en aucune manière, quand elles n'existent pas, mais qu'il stimule et fortifie seulement, par l'exercice et l'exemple, en celui qui les a déjà reçues. Cela rejoint le paradoxe universellement vrai de notre Sauveur : « Je le dis : à quiconque possède, on donnera ; mais à quiconque n'a rien, on ôtera même ce qu'il a ». Quoi qu'ils fassent, le riche s'enrichit et le pauvre s'appauvrit. La science avilit l'imbécile qu'elle gonfle et farde, tandis que l'étude crétinise davantage, en l'amplifiant, le crétin qui s'y adonne. On n'est vraiment perfectible par le travail de l'esprit qu'à un certain degré de perfection, et c'est pour cette raison qu'un grand nombre d'hommes, fourvoyés dans une intellectua-lité de paille, ne commenceront vraiment à se grandir et à se sauver que le jour où ils se résigneront à un dur labeur des muscles. Malheur à celui qui était né pour un poste de manœuvre et qu'un pécule bourgeois ou la sotte ambition des parents ont frustré de sa vraie vocation ! Quoi qu'il fasse, qu'il étudie saint Augustin ou saint Thomas, qu'il besogne à l'étude de la scolastique ou de la science, il n'acquerra jamais qu'une superfétation déplorable, ornant son esprit d'une flore adventice et parasitaire. Comme tout est pur aux cœurs purs, tout est profitable aux esprits déjà riches, « à celui qui possède, on donnera », et tout, de certaines études, est préjudiciable aux imbéciles, « à celui qui n'a rien, on ôtera même ce qu'il a ».

Cette dure vérité, contre laquelle on ne peut rien, explique en partie le fait apparemment étrange dont M. André Laurendeau s'étonnait récemment en ces termes : « Comment un peuple aussi savoureux que notre peuple des campagnes devient-il le

plus souvent, quand il se « cultive », aussi plat et terne qu'un pion littéraire ? » Elle justifie aussi, presque à moitié, la boutade d'un ancien professeur de théologie : « La scolastique, disait-il, c'est un habit vraiment trop grand. Ou on le perd, ou on s'y perd ». En effet, on ne vient pas à l'étude de la scolastique en général, et de saint Thomas en particulier sans courir un risque grave. A moins de rêver aux étoiles sous la pluie des cours et de rimer entre temps, il n'y a pas avec la scolastique de rencontre anodine. Si l'on n'en sort pas enrichi par l'assimilation d'un esprit, d'une méthode et d'un corps organique de vérités, l'on en sort gravement appauvri par l'indigestion chronique d'un système, par l'attachement parfois superstitieux, parfois pédantesque à une terminologie périmée dont le plus grand mérite est d'engendrer de cocasses quiproquos. Quand on vante à bon droit la doctrine, simple et ingénieuse, précise et vaste, de l'Ange de l'Ecole, il serait quelquefois opportun de dire, me semble-t-il, que son étude n'est pas une entreprise de tout repos. Je sais qu'Innocent VI a dit qu'à suivre saint Thomas on ne courait aucun risque d'erreur, et je ne crois pas aller contre ce beau témoignage en disant qu'il faut un emploi prudent de toute scolastique, y compris celle de saint Thomas. Celui qui n'assimile pas, se trouve bientôt irrémédiablement assimilé, et, comble de tristesse, il prend sa déchéance pour une perfection. Serait-il inconvenant de se demander si l'apparente facilité de saint Thomas et en particulier de la *Summa Theologica* n'a pas fait plus de victimes que de bénéficiaires ? Pour quelques-uns qui en sont sortis avec un esprit mieux éclairé et plus formé, combien y ont laissé les derniers vestiges d'une originalité déjà compromise ?

Ce serait bien mal comprendre ce qui précède que d'y voir une invitation de rupture avec la pensée de saint Thomas. Elle

demeure, malgré notre faiblesse et notre hâte d'abdiquer l'onéreuse royauté de notre esprit devant les oracles du passé, elle demeure, dis-je, la plus saine et la plus nourrissante pâture pour l'esprit humain. Si nous sommes des vivants, si tout notre soin, tout notre appétit nous porte vers l'esprit que le mot recouvre, que le mot cache tout autant qu'il le communique, ne craignons pas de nous en nourrir assidûment. Par delà la lettre qui sclérose et tue l'intelligence, nous rejoindrons l'âme de ce corps de doctrine, réalisant ainsi, en un sens un peu profond, le vœu du début : Avec saint Thomas...

On le voit donc : il ne suffit pas d'étudier saint Thomas, ni même de l'étudier assidûment. Il y faut l'étincelle qui consume et illumine tout ; il y faut le don gratuit. Etre avec saint Thomas, de la manière que lui-même nous invite à le faire, suppose avec la vérité une sorte de connivence antérieure que l'on croirait infuse, si elle n'était pas innée. Par elle, nous sommes détachés de tout, libres de tout, si ce n'est de la vérité elle-même. Comme une proie infiniment désirable, nous la poursuivons à travers la broussaille de l'enseignement proposé. Indifférents à la provenance, oublieux de la bouche qui parle, nous nous faisons tout oreilles et tout yeux pour l'inexprimable que l'on veut communiquer et qu'à tout instant on risque de trahir. Une douleur sourde, parfois intolérable, de nos fibres les plus profondes nous avertit d'une telle trahison, et il n'y a pas moyen de ne pas réagir, quel que soit celui qui parle.

Etre avec saint Thomas à cette profondeur où il coïncide avec la vérité mouvante, suppose une grande et sainte liberté de l'esprit dont beaucoup de thomistes, hélas ! ne soupçonnent même pas l'existence. Grâce à cette liberté, se trouve répudié tout asservissement au moyen, à l'outil. Le texte de saint Thomas

AVEC SAINT THOMAS

n'est pas une fin, une borne ; il est l'instrument avec lequel on continue d'avancer, poussant, parfois, plus loin l'exploration. Rien n'est plus opposé au véritable thomisme que de faire jouer au texte de saint Thomas un rôle de fétiche littéraire, un rôle de grimoire magique et indiscutable, comme s'il suffisait de le prononcer ou de l'écrire pour atteindre et transmettre la vérité. L'Ange de l'Ecole, qui s'est élevé à la plus haute liberté intellectuelle, a condamné d'avance le fanatique qui s'attache à son œuvre pour un critère autre que le critère interne de la vérité. Rien ne lui aurait plus répugné que l'aveugle et suffisante crédulité dont il est l'objet de la part de certains esprits. Ce ne sont pas, à mon avis, les louanges hyperboliques dont on l'encense périodiquement, comme une idole, qui arriveraient à le consoler d'être la monnaie courante, la lettre morte et galvaudée d'une nuée de conformistes.

Comme l'ami avec l'ami, comme le cadet avec l'aîné prodigieux, comme le peintre avec le paysage, comme le laboureur avec la charrue, comme le soldat avec le projecteur dont il fouille le ciel, soyons *avec saint Thomas*.

Gabriel-M. LUSSIER, O. P.

Collège Dominicain d'Ottawa.

LA REVUE DOMINICAINE : un périodique doctrinal, une réplique canadienne de « La Vie Intellectuelle », publiée avant l'armistice par les Dominicains français.

A la recherche du Prince

Une forte odeur de haine embrume notre temps. Des puissances barbares vivent de la terreur qu'elles sèment ; des pays traqués sommeillent sous le joug en attendant que sonne l'heure de la revanche ; des nations luttent avec l'énergie du désespoir contre la mort. Partout de la haine, du fer et du sang. Tourbillon effréné qui projette tous les peuples les uns contre les autres.

Un enthousiasme destructeur s'est en effet emparé des hommes. Dynamisme, dit-on. Forte concurrence des peuples jeunes ou tout au moins ravigotés par une idéologie nouvelle. Ceux qui ne suivent pas ce sentier seront donc engloutis sous la vague, perdus à jamais ! L'histoire retiendra sans doute leur nom, mais déjà ils sont du passé. Ils ont vécu, comme les civilisations qu'ils avaient produites. Restent les canons, le béton et la mitraille. L'homme perdu n'est plus qu'un atome sous cette pluie de fer et d'acier qu'il a lui-même provoquée.

L'enthousiasme créateur en ce siècle vingtième n'existe plus que pour les œuvres de destruction. La flamme brûle et n'éclaire plus. D'autres siècles avant le nôtre ont connu sans doute le dynamisme sous d'autres formes. Ils ont été aussi actifs que le nôtre mais d'une activité plus humaine. L'homme vivant en société semble en être à ce stage de son évolution qu'il ne lui reste plus que la mort ; ses propres inventions se retournent contre lui pour l'anéantir. « La volonté de l'homme ne compte presque plus, dès l'instant que fonctionnent les mécanismes abstraits et inhumains qu'il a fabriqués » (Daniel-Rops). Révolution de la matière trop travaillée qui asservit son maître, l'homme, par sa

complexité, par sa force d'attraction, le fascine et le broie. Un écœurement indescriptible s'empare parfois de nous devant un tel spectacle, une répugnance physique à vivre en un tel milieu. L'esprit reste confondu devant une telle monstruosité ; il se perd dans des données insaisissables, des explications qui n'en ont que le nom.

Assistons-nous, passibles, à la faillite de la civilisation, de notre civilisation ? A son anéantissement complet ? A une crise passagère mais chronique qui remet tout en question à chaque quart de siècle avec une régularité qui fait notre désespoir ? Cette civilisation pousse-t-elle des germes de mort ? Autant de questions que se pose l'homme. Surtout celui qui, loin de la lutte, n'a pas jeté sa défroque de clerc aux orties.

Analyser, doctement, comme Taine, puis produire une théorie que d'autres renverseront demain ; constater, simplement, à la manière de Giraudoux, et passer ; rappeler le mot de Maritain : « Aujourd'hui le diable a tellement tout combiné dans le régime de la vie terrestre que le monde ne sera bientôt plus habitable qu'aux saints ». Les théories, les girations artistiques, les paroles pessimistes ne suffisent plus. Non seulement parce que nous voulons sortir de ce cercle vicieux mais encore parce que le monde a besoin de lumière, de directives. Si nous ne les trouvons pas, d'autres le feront. Et ce sera un autre recommencement, une autre catastrophe au tournant, un autre Hitler. Car si une « certaine température morale est nécessaire pour que certains talents se développent », il est aussi vrai de dire qu'une certaine température politique est nécessaire pour que certains phénomènes se produisent. La rapide ascension des dictateurs modernes, la faillite lamentable de certaines démocraties en sont la preuve. Phénomènes qui se sont produits dans l'espace de vingt ans.

Certes l'Europe a connu de nombreuses révolutions avant nous ! Croisades, instauration du système féodal puis de la monarchie, révolution de 1848. Mais elles se retrouvaient dans presque tous les pays et parfois à des périodes très rapprochées. Il y avait là une unité de lieu et souvent de temps qui donnait une certaine universalité à ces mouvements. Aujourd'hui le cas est tout différent. On invoque « le tout et le contraire de tout ». Est-ce donc une crise de croyance ? Pensons-y un instant. Les époques de crise sont favorables aux examens.

Une civilisation se meurt. L'homme y habite. Regardons-le s'agiter. Puisqu'on nous le crie de tous les toits, reconnaissons qu'il est libre, libre de penser et d'agir, libre politiquement et économiquement. Oui, mais libre dans les cadres de l'Etat « le plus froid des monstres froids ». Au point de vue économique ; il doit produire pour consommer ; consommer pour produire. Voilà le cercle des biens. Mécanisme si solidement organisé qu'il est impossible d'en sortir. En politique : sous un régime démocratique, il a le choix entre deux ou plusieurs partis, deux ou plusieurs chefs. Bien rarement arrive-t-il à pouvoir choisir entre le meilleur et le pire. Sous un régime totalitaire, ce choix lui est enlevé. Liberté de pensée et d'action : encore là il doit se subordonner, faire comme tout le monde. Obligation stricte ? Non pas. Mais persuasion qui l'entraîne malgré lui.

C'est donc l'asservissement de l'homme à l'Etat. Dans certains pays, cet asservissement est déjà complet. L'homme n'est plus qu'un rouage. Civilisation essentiellement visible, pragmatique, technique. D'un côté, l'homme dont on a dit que « toute sa dignité consiste en la pensée » (Pascal) ; de l'autre ce milieu dans lequel il s'agite et qui l'incite de moins en moins à penser. Sans effort, il se complaît dans cette vie factice qui devient une

fin en soi. N'ayant plus l'occasion de contempler l'œuvre du Créateur — un milieu artificiel s'étant interposé : la machine — il n'aperçoit plus que celles de ses semblables. Il se suffit ou croit se suffire. Il avance toujours sur cette route sans ombre ni lumière. C'est la voie de la raison raisonnante.

Une révolution s'impose ; il faut sortir de cette ornière. Comment en sortir ? Par la force, certes, par la révolution. Nous avons été trop lents à le comprendre et nous en subissons maintenant les conséquences ; d'autres l'ont compris avant nous et ont tourné cette révolution à leur profit.

Elle apparut d'abord dans ce bloc accoté sur l'Europe qu'est la Russie. Révolution économique qui se voulait internationale. Elle suscita un vif intérêt, une nombreuse littérature, de plus nombreux quolibets. Curiosité pour nous ; réalité pour les millions d'hommes qui en moururent.

Sous un autre ciel, plus clément, au paradis des arts, naît un autre génie. A cette matière amorphe qu'est l'Italie d'après-guerre, qui a perdu sa fierté parce qu'elle n'est ni vaincue ni victorieuse, il insuffle une puissance nouvelle. Génie inventif, poussif, grandiloquent qui veut tout organiser, tout corporatiser et y réussit. Le monde admire, béat, séduit. Un pays qui, hier encore, ne rivalisait qu'avec les puissances de second ordre, se pose en héritier des fastes romains. La Rome politique a toujours été jalouse de la grandeur de la Rome vaticane.

Enfin, sublimité d'une époque, un bras d'acier se lève parmi les bras de fer ; il est le surhomme dont parlent ses frères les philosophes germaniques ; il est la race. Sa volonté inflexible, s'impose, modèle tout un peuple. Il est la voix de dieu, il est dieu. Pour être plus grand, il abaisse ses semblables ; pour être

plus fort, il les mécanise ; pour être seul, il les abêtit. Chef incontesté, il lance ses hordes à la conquête des autres peuples. Le monde ne rit plus.

Voilà les trois réussites que nous propose le XXe siècle, voilà où nous en sommes. La caravane humaine, meurtrie, vieillie, fatiguée de toutes ces expériences ne semble plus pouvoir avancer. Quand elle se donne un maître, il la conduit vers le désastre, la mort. Mirages partout, toujours. L'humanité se frappe le front aux quatre coins de sa prison et oublie de regarder le Ciel.

Car tout le problème consiste à « faire rentrer dans l'ordre spirituel la vaste infortune humaine », comme le dit Bernanos. Aussi longtemps qu'on n'aura pas assis l'autorité sur les préceptes chrétiens, il y aura toujours des minotaures en mal de conquêtes, des tyrans en mal de grandeur, des théoriciens en mal d'expériences désastreuses. Le monde a pourtant assez souffert, souffre assez actuellement, pour que tous nous comprenions que l'égoïsme social, l'âpreté et l'ambition, l'inégalité des fortunes n'entraînent que malheurs.

Quel est-il cet ordre spirituel ? cette panacée ? Erasme écrivait à François 1er que les princes doivent « en leurs conseils prendre comme règle suprême la loi évangélique ». Les gouvernements modernes sont les successeurs des Princes du XVIe siècle ; la forme du gouvernement n'y est pour rien s'il reconnaît que l'autorité réside d'abord en Dieu. Jeanne d'Arc en conduisant Charles VII au sacre rattache le pouvoir terrestre au Christ. Mais « un ordre politique chrétien du monde ne se construit pas artificiellement par des moyens diplomatiques, c'est un fruit de l'esprit de foi... » (Maritain). Foi des nations faite de la foi des individus qui la composent. Retour à l'individu, donc, à cette « chose spirituelle » dont parle saint Thomas. Une nation n'est

que la résultante des cœurs, des intelligences qui en font partie. S'ils sont chrétiens, la nation sera chrétienne, le Prince sera chrétien. Pays libre ou dictature, peu importe. Si. La dictature telle que nous voyons ne peut pas se développer dans une nation chrétienne. Car une nation chrétienne ne peut pas abandonner toute sa liberté au bras séculier. Seuls les pays meurtris, pourris peuvent subir un tyran ; le tyran est l'ennemi du christianisme ; l'un et l'autre ne peuvent vivre sous le même toit. L'un doit vaincre l'autre.

Cette révolution, prélude à l'établissement de la cité chrétienne, ne sera pas facile à faire. Le divorce est complet entre l'Eglise et l'Etat ! Il n'est plus le temps où « les deux moitiés de Dieu », le Pape et l'Empereur, se partageaient le monde ! Faut-il alors laisser entièrement à d'autres le soin de diriger les destinées politiques de l'humanité ? abandonner le monde « déchristianisé » ? C'est là une attitude égoïste que réprouvent tous les commandements.

Reconnaissons que « en principe, rien ne s'oppose à ce que l'humanité s'engage dans la voie chrétienne, si, un jour, apparaissent des personnalités par lesquelles l'esprit chrétien agira sur le devenir historique, avec cet enthousiasme qui a toujours accompli le miracle de libérer l'homme du poids de son animalité » (Peter Wust). Cela pour ces fatalistes qui croient que tout est perdu ; mais il est une autre sorte de fatalistes aussi dangereux que les premiers et qui ne voient le retour du seul Prince dans la vie des peuples que par l'apparition de quelque nouveau François ou Dominique qui prendrait la tête de cette révolution spirituelle si nécessaire. Rien d'aussi désirable certes si toutefois cette attente d'une intervention de la Providence ne nous empêche pas d'accepter nos propres responsabilités.

Même devant ce monde indifférent ou impie le chrétien, le catholique n'a pas le droit de se retirer dans sa tour d'ivoire. Davantage : c'est un devoir pour lui de prendre part à la lutte ; il n'a qu'à redire son *Pater* pour s'en convaincre. C'est, pour une large part, parce qu'il a abdiqué son rôle que le Prince semble avoir perdu le pouvoir sur terre ; c'est aussi parce qu'il a abdiqué son rôle que le monde est en proie à ce carnage.

Le Prince règnera sur la terre le jour où ses apôtres seront des révolutionnaires. Relisons, en ces temps tortus, la prière qu'Erasme adressait au Christ unificateur, « unique auteur et tuteur de la paix » : « Ta nef menace naufrage. Ce sont nos fautes qui ont amené cette tempête... Tu apaisas un jour les flots... Toi seul as pu donner des lois au vieux chaos, associant harmonieusement les germes discordants et sans beauté des choses. Combien plus honteux le chaos où il n'y a ni charité, ni foi, ni respect des traités et des lois, ni accords des croyances, mais où chacun chante son chant dans un chœur discordant !... Les astres roulent harmonieusement, les éléments savent garder leur ordre... Crée en nous un cœur nouveau. Confirme ton Eglise en cet Esprit par lequel Tu as associé la terre au ciel... »

Jules LÉGER

COMMENT LIRE ?

Un livre (une revue également) est un signal, un stimulant, une aide, un initiateur, ce n'est pas un remplaçant, et ce n'est pas une chaîne. Il faut que la pensée soit nous. En lisant, il ne faut pas aller vers nos maîtres, il faut en partir. Une œuvre (un article) est un berceau, ce n'est pas une tombe. Physiquement nous naissons jeunes et nous mourrons vieux ; intellectuellement, à raison de l'héritage séculaire, nous naissons vieux ; il faut tâcher de mourir jeunes.

A. D. SERTILLANGES, O. P.

Recommencements d'art sacré au Canada

Je m'excuse de la forme abrupte de ces notes hâtives. Certaines vivacités d'expression, certains jugements sommaires appelleraient des explications qui prendraient trop de place et trop de temps.

Examinons d'abord la situation de fait. Où en est l'art chrétien au Canada, et spécialement dans la province de Québec, terre catholique, terre ecclésiastique, s'il en fut jamais ? Cet art chrétien y est entièrement livré au clergé et, par lui, aux marchands. J'entends par là que, bon ou mauvais, tout se fait par l'autorité ou l'entremise du clergé : les quelques artistes vivant dans le pays, n'y ont à peu près aucune part. Voilà, sommairement exprimée, la situation de fait.

Quels en sont les résultats ? Quel jugement doit-on porter sur la valeur de cet « art chrétien », c'est-à-dire, en définitive, sur la valeur artistique des églises, des monastères, sur la décoration intérieure, peinture, sculpture, vitrail, ornements liturgiques de ces édifices ?

Dois-je me permettre l'impertinence de formuler moi-même, étranger ou parent lointain, ce jugement ? J'hésite à le faire ; je préférerais laisser au lecteur le soin de se le formuler à soi-même et je sais d'ailleurs, qu'il a suffi de poser la question nettement pour que la réponse s'impose à tout esprit un peu averti.

Je me bornerai donc à constater que l'état actuel peut comporter des avantages, mais que nous n'y sommes plus tout à fait dans le domaine de l'art : d'autres influences, d'autres intérêts, d'autres nécessités que celles de la production artistique y font la loi. Et, disant cela, j'entends bien faire comprendre que le

culte et la vie catholiques n'ont pas que des exigences artistiques, et même que leurs exigences premières ne sont pas de cet ordre, et qu'ainsi ces exigences primordiales, essentielles, peuvent très bien être satisfaites, quand les autres ne le sont pas.

Devant m'en tenir strictement au point de vue particulier auquel on m'a demandé de me placer et qui est celui de l'art chrétien en tant qu'art, je dis donc simplement que la production courante d'architecture, de peinture et de sculpture religieuses dans ce pays peut continuer à répondre assez bien aux nécessités primordiales du culte mais qu'elle a, à peu près, cessé d'appartenir au domaine de l'art proprement dit : les meilleures œuvres relèvent de l'archéologie, les pires, du commerce pur et simple.

Par ailleurs presque tout le monde est d'accord pour estimer que c'est dommage — que le goût, la distinction, le charme des vieilles églises canadiennes ajoutaient quelque chose à l'élévation et à la dignité spirituelle du culte, et peut-être aussi, quelque chose à la délicatesse et à la noblesse des âmes chrétiennes. Il y aurait donc un certain avantage à ce que l'art et la beauté reprissent quelque droit dans les églises d'aujourd'hui.

Cela est-il possible ? Je crois que ce sera difficile mais que ce sera possible. Les difficultés sont les suivantes : premièrement, le clergé n'est pas, et, sauf exceptions, *ne peut pas être compétent* en matière d'art dans les conditions actuelles de la vie artistique. Donc on ne pourra pas compter sur lui pour une action positive. Deuxièmement, les marchands spécialisés, par leur organisation, les facilités de toute sorte qu'ils représentent, l'inconsciente complicité du mauvais goût public, tiennent absolument le marché : ils sont tout-puissants et vainqueurs sur toute la ligne. Est-il exagéré de dire que sur eux non plus on ne pourra compter pour une renaissance de l'art chrétien ? Il est trop clair

RECOMMENCEMENTS D'ART SACRÉ AU CANADA

qu'ils ont, de par leur profession, d'autres intérêts et d'autres soucis.

Nous commençons donc à livrer la bataille dans des conditions très précaires. Nos chances sont minimales ; mais enfin elles existent. Quelles sont-elles ?

Avant tout (et si précieuse que soit la bonne volonté de certains prêtres et de quelques marchands) nos chances, ce sont d'abord, les dons artistiques natifs, les dons obstinés du peuple canadien français. Ces dons qu'on ne voit plus guère s'exercer, qui commencent à s'enfouir, sont pourtant, pour une génération ou deux, encore à fleur de terre : les générations qui ont bâti et sculpté les vieilles églises si charmantes, qui ont brodé les admirables couvre-lits des campagnes, les tapis crochetés et tissé les catalognes, ce sont les générations des grands-pères et des grand'mères. Si les petits-fils et les petites-filles voulaient ouvrir les yeux et le cœur, ils verraient encore les restes des trésors gaspillés. Peut-être, plus humbles (ou moins vaniteusement éduqués et instruits), sentiraient-ils encore en eux-mêmes, la vie obscure de tous ces dons...

Car ils sont encore vivants en eux : les peintures et les dessins d'enfants, dans ce pays, sont merveilleux. Parmi les jeunes élèves de Borduas, à Montréal, et de Lemieux, à Québec, il en est dont les œuvres ont une force, une audace et une sûreté de goût, qui nous font honte à nous tous, professeurs ou artistes d'un certain âge.

Donc les dons essentiels subsistent encore, et en abondance suffisante pour assurer à la province de Québec une production artistique normale. Comment en tirer parti ?

D'abord il faudrait précisément *sauver* ces dons. L'instinct spontané de la beauté, la sûreté, la liberté naturelles du goût,

éclatants chez certains enfants, entre 10 et 15 ans, s'étiolent et se perdent avec les années. En droit et en fait, dans les collèges, les pensionnats et les écoles, ces dons sont confiés aux « professeurs de dessin ». Or la vérité oblige à dire que quatre-vingt-dix fois sur cent ces professeurs, déformés eux-mêmes par leur milieu ou par l'enseignement *académique* qu'ils ont reçu sont inaptes à déceler, à respecter ces sources vives. Si l'on veut faire quelque chose de sérieux pour l'avenir de l'art au Canada, il faudra commencer par une réforme sévère des méthodes de formation des professeurs de dessin, laïcs ou religieux.

Secondement, se rendre compte des limites exactes des possibilités : même avec tous ces dons il sera, sans doute, chimérique d'espérer immédiatement des chefs-d'œuvre. Sans grands artistes, pas de chefs-d'œuvre, et, en dépit de toutes mesures et de toutes précautions, les grands artistes naissent n'importe où, généralement là où on les attend le moins. Rien à faire à cela. Mais par contre, il y a un certain niveau moyen des œuvres d'art que l'on peut et que l'on doit atteindre : celui qui était encore récemment le niveau *normal* dans tous les vieux pays, qu'il s'agisse de nations civilisées ou de populations dites sauvages.

Pour assurer cela, il faut, plutôt que de courir après d'ambitieuses merveilles s'attacher à résoudre *parfaitement* des problèmes très simples ; ce sont les réalisations parfaites de programmes très humbles que nous trouvons dans les meubles modestes, les tapis et les couvre-lits des grand-pères et des grand'mères, dont le charme nous enchante, des harmonies élémentaires de 2 ou 3 tons, des compositions géométriques sans complications, de très sommaires décors de fleurs. C'est une tradition très pure de perfection et d'humilité naissant l'une de l'autre, qu'il faut ressusciter. Mais aujourd'hui, sous prétexte

RECOMMENCEMENTS D'ART SACRÉ AU CANADA

d'artisanat rural et de clientèle touristique, on fait exécuter dans les campagnes, en bois sculpté ou en tapis crocheté, des scènes paysannes, des types rustiques, de prétentieux couchers de soleil, dessinés par des professeurs et de soi-disant « artistes », et qui achèvent de gâter ce qui restait de goût naturel, dans les fermes, chez les gens simples.

Si cet esprit de simplicité et de perfection — tout proche encore — refleurissait dans le Québec, on pourrait alors refaire dans ce pays chrétien un art chrétien : un art sans vulgarité et sans prétention et qui serait en même temps un art vivant. Il suffirait pour cela, comme toujours, de le maintenir dans la vie, dans la vie des gens : l'avenir de l'art chrétien dans ce pays, serait à peu près assuré le jour où les gens des campagnes exécuteraient eux-mêmes pour leur propre église, ce qu'ils savent et peuvent faire. Certains couvre-lits d'autrefois feraient d'admirables et respectables courtines pour les autels ; certains autels pourraient très bien être exécutés par les menuisiers et les charrons du village. Et les gens n'en aimeraient que mieux une église qui serait davantage encore *leur église*. Tout l'art chrétien y gagnerait une santé, une saveur paysannes peut-être un peu rudes mais qui seraient, en tout cas, plus propres, plus honnêtes, et plus fières que les camelotes de plâtre et de ferblanterie dorée que Monsieur le Curé va acheter très cher à Montréal et à Québec. Marchandises dont la prétention et le faux luxe flattent dans les gens des instincts assez répandus mais assez bas, et, en tout cas, ne favorisent guère en eux les vertus d'humilité et de pauvreté spirituelles essentielles au christianisme.

Souci et respect des dons naturels demeurés vivants, amour des choses simples parfaitement réussies, et parfaitement réus-

sies parce qu'elles sont simples à faire, retour à de saines traditions artisanales : c'est sur ces principes que le petit groupe de l'Ecole du Meuble à Montréal a essayé de fonder les commencements d'un atelier d'art sacré. On a demandé aux élèves de chercher, non pas des choses extraordinaires, mais des chandeliers, des croix, des bénitiers, des autels simples, des bancs et des tentures : les premiers résultats ont dépassé l'attente ; on a été surpris de l'imagination et de la sûreté du goût, de l'abondance des trouvailles. Ces jeunes gens sont bien la race des artisans d'autrefois. Ainsi se sont trouvées vérifiées, avec l'efficacité de la méthode, les espérances que l'on avait dans les possibilités d'une renaissance.

M.-A. COUTURIER, O. P.

Montréal, le 10 février 1941.

« L'OUVRAGE BIEN FAITE »

Nous avons connu un honneur de travail exactement le même que celui qui, au moyen âge, régissait la main et le cœur. C'était le même conservé intact en-dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de « l'ouvrage bien faite » poussée, maintenue, jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales...

CHARLES PÉGUY

Directives pratiques

NOTES DE THÉOLOGIE PASTORALE

De la confession générale

Quand est-elle a) nécessaire, b) utile, c) inutile et préjudiciable ?

Le sacrement de Pénitence tel qu'il s'administre et se reçoit dans la religion catholique constitue l'un des arguments apologetiques les plus puissants en faveur de cette même religion. Aussi existe-t-il bien peu d'hérétiques qui n'en aient contesté ou l'institution divine, ou la forme, ou l'efficacité. La doctrine chrétienne la plus élémentaire enseigne que pour recevoir dignement ce sacrement dans les circonstances ordinaires, trois conditions sont absolument requises de la part du pénitent : 1° le regret de ses fautes qui inclut la résolution de ne plus les commettre ; 2° l'accusation orale faite au prêtre, laquelle présuppose un examen sérieux de sa conscience ; 3° l'accomplissement de la pénitence imposée. Si l'une ou l'autre de ces conditions fait défaut, la confession est nulle ; elle peut être aussi sacrilège selon l'intention du pénitent.

Pour permettre à ses fidèles de recouvrer la tranquillité de la conscience et aussi pour d'autres motifs que j'indiquerai dans la suite, l'Eglise autorise, au nom du Christ, la revision des confessions passées au moyen de la confession générale. Tous les fidèles savent pratiquement en quoi elle consiste : accuser de nouveau toutes les fautes de sa vie ou toutes les fautes commises depuis un certain temps, afin d'obtenir l'assurance qu'elles sont pardonnées et de déposer ainsi tous les doutes qu'auraient pu laisser subsister les confessions précédentes.

Les prédicateurs d'autrefois avaient trouvé dans la vie courante une foule de comparaisons pour illustrer l'opportunité de la confession générale. Celle de la nécessité d'un inventaire an-

nuel pour se rendre compte de la situation de son commerce n'est pas la moins commune ; nous la trouvons chez certains Pères de l'Eglise. Il y a également la comparaison empruntée à la balance des livres à la fin d'une année fiscale, celle du ménage hebdomadaire, mensuel et annuel, etc. Plus récemment, c'est de la nécessité de faire, de temps à autre, examiner le moteur de sa voiture que l'on a déduit l'utilité de la confession générale. Certains semblent même en avoir trouvé le fondement dans cette parole du prophète Isaïe : « *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ* ». « Je repasserai toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme » (Is. XXXVIII, 15).

Il reste que la confession générale peut être parfois nécessaire : elle est souvent très utile ; elle peut être aussi inutile et préjudiciable.

a) Nécessaire.

Elle l'est absolument dans le cas bien défini où il y a certitude de la nullité des confessions précédentes, quand l'une ou l'autre des conditions énumérées plus haut pour l'efficacité du sacrement n'a pas été remplie. L'omission a pu être parfaitement intentionnelle et volontaire comme serait le cas de celui qui cacherait volontairement une faute grave dans son accusation ou négligerait d'accomplir une pénitence imposée pour des fautes graves. Elle a pu être partiellement involontaire comme pour celui qui douterait de l'intégrité générale de ses confessions par manque habituel de sérieux dans son examen ou encore du degré suffisant de son regret, faute de s'être convenablement excité à la contrition.

Dans le premier cas, la confession générale s'impose de toute nécessité puisque, de fait, aucun péché n'est pardonné depuis la dernière bonne confession et que les confessions sacrilèges ont encore ajouté à leur nombre. Ici, le pénitent doit avouer toutes ses fautes avec la même exactitude et précision (nature et nombre) que s'il les accusait pour la première fois, en ayant soin

DIRECTIVES PRATIQUES

de mentionner les sacrilèges commis toutes les fois qu'il a reçu un autre sacrement en état de péché grave.

Dans le second cas, la nécessité de la confession générale dépend de l'état de conscience habituel du pénitent. Une inquiétude de cette nature pour une âme équilibrée et suffisamment renseignée équivaut à une certitude. Elle aura donc le devoir de dissiper cette inquiétude qui retarderait le progrès de la grâce sanctifiante et nuirait à la pratique confiante des vertus chrétiennes.

Une confession générale lui rendra l'assurance et corrigera ce qui, de fait, aurait empêché le sacrement de produire tous ses fruits. Il en irait autrement, par exemple, si après plusieurs confessions générales, les doutes et les inquiétudes continuaient de persister.

b) Utile.

Elle l'est tout particulièrement à la veille des grands moments décisifs de la vie, lorsqu'un jeune homme se propose d'embrasser la vie religieuse ou d'entrer au séminaire, lorsqu'une jeune fille décide de contracter mariage ou d'entrer au noviciat, lorsque des époux fêtent un anniversaire de leur mariage ; dans les grands moments d'épreuve, lorsque la foi chancelle ou que le souvenir de ses fautes revient à la mémoire avec plus d'acuité. Dans ces moments, la confession générale clarifie la vie spirituelle, elle comporte des grâces tout à fait spéciales, elle oriente et raffermi en produisant un renouvellement complet de l'âme, en excitant une nouvelle ferveur, en ravivant le regret de toutes les fautes commises.

A l'occasion de la retraite annuelle, les âmes religieuses ont l'habitude de faire une confession générale qui couvre l'ensemble des fautes commises au cours de l'année qui vient de s'écouler. Cette coutume est éminemment salubre sinon toujours pour la tranquillité de la conscience, du moins, pour apprécier au moyen de points de repère le progrès accompli dans la perfection.

Il va sans dire que pour les fidèles vivant dans le monde comme pour les âmes religieuses, la confession générale simplement utile n'exige pas toute l'intégrité requise pour la confession générale nécessaire. Ici, il sera même parfois plus prudent de ne pas revenir sur certaines fautes déjà convenablement accusées une ou plusieurs fois, parce que leur rappel serait plutôt de nature à troubler la conscience qu'à la tranquilliser.

La confession générale utile en elle-même dans les cas susmentionnés doit se faire aux moments et aux endroits convenables. Quelquefois certains pénitents sans raison urgente, se présentent pour faire une confession générale au moment où le confesseur doit entendre au cours de la même séance des centaines de pénitents. Il y a là des pénitents pressés, d'autres hargneux, d'autres qui ont dû faire de grands efforts pour s'approcher du saint Tribunal, un certain nombre pour qui la correspondance à la grâce actuelle est extrêmement précaire ; et voici qu'une fillette pratiquant la confession bi-mensuelle veut « repasser les années de sa vie dans l'amertume de son âme ! ». Il est bien difficile, à ce moment, que le confesseur puisse apporter toute l'attention sur laquelle pourrait compter la pénitente en d'autres circonstances.

c) Inutile et préjudiciable.

Elle peut l'être ou le devenir pour les âmes que de fréquents retours sur le passé ne font que jeter dans des inquiétudes sans cesse renaissantes. Elles sortent toujours du confessionnal avec une vague appréhension de n'avoir pas tout dit, appréhension qui ne tarde jamais à se changer en conviction. Ou bien elles s'imaginent n'avoir pas eu la contrition suffisante ou avoir manqué de ferme propos, ou avoir mal accompli la pénitence imposée. C'est en vain que le confesseur les a quelquefois renvoyées sans avoir voulu les entendre, sachant bien qu'une nouvelle confession générale ne ferait qu'augmenter le mal ; c'est en vain qu'il les a rassurées au nom de Jésus-Christ dont il tient

DIRECTIVES PRATIQUES

la place, qu'il s'est lui-même porté garant de leur conscience, qu'il leur a défendu absolument de revenir sur le passé, leurs tourments persistent et elles vont souvent les confier à d'autres confesseurs, multipliant ainsi les confessions générales sans en obtenir jamais les résultats attendus.

Cet engrenage de confessions générales sans résultats peut provenir du scrupule, lequel, on le sait, tient à la faiblesse nerveuse ou à une touche directe de la Sagesse divine sous forme d'épreuve ; il peut provenir aussi d'un manque de foi en l'efficacité du sacrement de Pénitence. Pour rassurer le pénitent obsédé par la manie des confessions générales, le confesseur devra l'écouter une fois pour toutes aussi longtemps qu'il voudra parler, puis, lui demander s'il a la foi. Sur sa réponse affirmative, le confesseur lui fera remarquer que son acte de foi doit s'étendre à l'efficacité de l'absolution du prêtre. S'il objecte qu'il craint de n'avoir pas tout dit ou de n'avoir pas éprouvé un regret suffisant, le confesseur le préviendra qu'une connaissance générale de l'état de sa conscience suffit à l'intégrité de son accusation et que la crainte que son regret ne soit pas suffisant équivaut au plus grand regret dont il soit capable.

Autant la pratique de la confession générale peut être nécessaire et bienfaisante dans les deux premiers cas, autant elle peut devenir inutile et même manifestement préjudiciable dans le troisième. En pratique, il vaudra toujours mieux prendre l'avis de son confesseur toutes les fois que la confession générale ne sera pas devenue nécessaire en raison de la nullité certaine des confessions précédentes.

A. SAINT-PIERRE, O. P.

CONSULTATION CANONIQUE

Les sociétés neutres

Les sociétés et clubs sociaux sont à la mode chez nous et leur grande diversité permet de satisfaire tous les goûts. Certains d'entre eux ne sont ouverts qu'à des catégories de membres, soit

de même nationalité, soit de même religion. D'autres, au contraire, pour étendre leur rayonnement et augmenter leur influence, se recrutent dans différents pays ou se présentent sous l'étiquette de la neutralité religieuse.

On demande : *Une société et un club social peuvent-ils être neutres ? Un catholique peut-il en faire partie ?*

Nous voulons parler ici des sociétés et clubs sociaux qui poursuivent un idéal social, un idéal de vie humaine, non des sociétés artistiques, scientifiques, ou autres groupements qui leur ressemblent. Le point de vue que nous envisageons nous oblige à les juger différemment ; le problème de la neutralité religieuse à leur endroit ne se pose pas dans les mêmes termes.

Les arts et les sciences, en effet, sont de par leur objet propre des disciplines intellectuelles moralement indifférentes ; ils n'appartiennent à l'ordre moral que par l'usage bon ou mauvais que l'homme en fait, et donc à raison du sujet qui s'en sert. Pour autant les sociétés et les clubs qui ont pour but de les promouvoir, de les développer, d'en répandre la culture, ne sont pas tenus de se présenter sous l'étiquette religieuse ou confessionnelle. Leurs activités, considérées dans leur entité spécifique, sont uniquement orientées à la recherche des formes du beau artistique ou du vrai scientifique.

Nous n'ignorons pas cependant que les activités des membres n'échappent d'aucune façon à la moralité. Un catholique doit toujours agir en conformité avec les principes catholiques, même dans la poursuite d'un but scientifique ou artistique et dans la mise en œuvre des moyens techniques pour l'atteindre. De plus il doit se rappeler que de telles sociétés, groupant des membres de n'importe quelle confession religieuse, peuvent prêter occasion à des contacts dangereux, tout comme les relations individuelles de catholiques avec des non-catholiques. Il doit en tenir compte dans ses appréciations.

Il n'en va plus de même des sociétés et clubs sociaux qui poursuivent un idéal de vie humaine et entendent fournir à leurs

DIRECTIVES PRATIQUES

membres les moyens de mener une existence heureuse, par exemple le Rotary Club. Promouvoir le bien-être physique, intellectuel et moral de la société, améliorer les conditions de la vie, la rendre productive et confortable, ce sont là autant de buts qui appartiennent intrinsèquement et sous tous rapports à l'ordre moral et religieux. La morale n'est-elle pas la discipline qui enseigne à l'homme les moyens de mener une vie bonne, la science qui dirige ses activités humaines dans la voie où il trouvera le bonheur ?

Il y a toutefois deux espèces de neutralité religieuse qu'une société et un club social peuvent afficher : la neutralité absolue, la neutralité confessionnelle.

La neutralité absolue se réalise lorsqu'une société ou un club social fait abstraction de toute religion, et cela d'une façon consciente, réfléchie et méthodique ; il présente délibérément à ses membres un idéal de vie humaine qui ne tienne aucun compte des données de la Révélation. Institué en dehors de toute préoccupation religieuse, il se donne en vertu de ses statuts comme ni hostile à la religion, ni sympathique : il l'ignore tout simplement.

Une telle neutralité est quelque chose d'extrêmement dangereux. Elle implique une hérésie, une erreur dans la foi, à savoir la méconnaissance de la nécessité de la grâce et des moyens surnaturels pour conduire l'homme à son bonheur et à son salut. En effet, dans l'état présent de notre vie, étant donné le fait de la Révélation et l'expression de la volonté de Dieu à notre endroit, il y a de notre part obligation impérieuse de vivre sous la lumière de la raison surélevée par celle de la foi. Rejeter cette obligation constitue une faute grave et entraîne la perte de l'âme. De sorte qu'au concret nos fins naturelles et surnaturelles ne peuvent être atteintes par d'autres moyens que ceux apportés par le Christ.

La neutralité confessionnelle, elle, consiste pour une société ou un club social non plus à faire abstraction de toute religion

d'une façon réfléchie et méthodique comme précédemment, mais à ne rien faire qui blesse la liberté de conscience de ses membres, à se dispenser soigneusement d'attitudes ou de démarches qui peuvent favoriser telle ou telle confession religieuse. Chacun reste libre de penser ce qu'il veut, de dire même ce qu'il pense sur toutes les questions traitées au sein du club. Une seule restriction lui est imposée : ne compromettre en rien la liberté des opinions religieuses de ses associés.

Une telle neutralité n'est guère plus rassurante que l'autre et un catholique ne saurait en faire profession. « Il ne peut admettre que toutes les religions sont égales, puisqu'il sait que la vérité est une, et que la vérité c'est le Christ vivant en son Eglise jusqu'à la consommation des siècles » (Actes du concile plénier du Canada, p. 520). Et peut-on dire qu'une adhésion pratique n'implique pas une profession du même ordre ?

C'est pourquoi les sociétés et les clubs sociaux qui se proclament neutres, soit en faisant abstraction de toute religion, soit en mettant sur un pied d'égalité toutes les croyances religieuses, sont considérés comme suspects par l'Eglise. Ils sont rarement inoffensifs. Ils causent presque toujours de graves préjudices aux catholiques qui s'y inscrivent. « A force de fréquenter des milieux où l'erreur réclame et obtient tous les droits et tous les honneurs de la vérité, à force de respirer l'atmosphère d'indifférence religieuse créée par cette perpétuelle confusion, il (le catholique) finira par en subir l'influence néfaste, et par perdre l'intégrité de la foi » (Concile plénier du Canada, p. 520).

Raymond CHARLAND, O. P.

Ce numéro vous plaît. Parlez-en. Suggérez à vos amis de s'abonner. Vous ne regretterez pas un tel conseil. En effet, la « Revue Dominicaine », fidèle à ses traditions, n'offre à ses lecteurs que des articles de haute qualité.

Le Sens des Faits

Le 2 février à Ottawa

Cette fête lumineuse marquait le premier anniversaire de la consécration de Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon. La province ecclésiastique d'Ottawa — et tout spécialement le vaste diocèse métropolitain — a commémoré cette date avec une piété profonde. L'affection filiale est inventive. Sans doute, il ne s'agissait pas de minimiser le solennel pontifical de tradition à pareil jour anniversaire. Ni l'envoi des messages de respectueuses félicitations. Mais le premier n'est accessible qu'à un nombre relativement restreint. Et les sentiments du clergé et des laïques d'Ottawa postulaient quelque chose de plus concret, de plus palpitant qu'une vénérable collection de souhaits et de vœux, sincères tant que l'on voudra, mais depuis longtemps marqués de l'estampille : *semper et ubique*.

C'a été le mérite du Promoteur du Rosaire dans la diète du couvent dominicain d'Ottawa, le R. P. M.-G. Perras, de lancer une idée aussi délicatement originale que significative. L'émminent archevêque de la Capitale dirige une métropole et un diocèse consacrés à Marie sous la devise-prière : *Trahe nos, Virgo Immaculata*. Lui-même, par son âme et par sa vie imprégnées de la présence mariale, semblait prédestiné à venir veiller sur ce domaine de la Vierge. Aussi Monseigneur Vachon a-t-il voulu choisir comme mot d'ordre : *Ad Jesum per Mariam* et le réaliser dès le début en tenant à recevoir la consécration épiscopale au jour même de la Purification de Marie. Il a trouvé son diocèse en pleine croisade du Rosaire Perpétuel, inaugurée le premier dimanche d'octobre 1939. Ce beau mouvement, Monseigneur l'a plusieurs fois encouragé. Il a tout fait pour l'intensifier. Aussi le R. P. Perras imagina-t-il de célébrer l'anniversaire de la consécration par trois solennelles heures mariales dans la Basilique Notre-Dame d'Ottawa. Par le poste de radio CKCH du journal *Le Droit*, le diocèse entier serait invité à s'unir aux cérémonies de l'église-mère.

Le samedi, premier février, en manière de vigile, les enfants de la ville viennent offrir les roses blanches des mystères joyeux.

Le dimanche après-midi, les dames et les demoiselles présentent à Marie les « fleurs rouges comme un flot de sang ». Le soir, les hommes et les jeunes gens se chargent des roses de gloire. A chaque fois, un nombreux clergé, régulier et séculier, remplissait le sanctuaire. Son Excellence présidait, et nos couronnes mystiques entouraient sa personne vénérée, cependant que la Vierge du Rosaire semblait secouer sur lui les pétales fleuris de ses grâces.

Chacun de ces chapelets ne fut pas récité selon le rite expéditif et monotone encore en usage dans trop d'endroits. L'organisateur avait tenu à donner à nos dizaines d'*Ave* le caractère de la prière chorale solennelle. Le Rosaire est donc psalmodié par toute l'assistance divisée en deux chœurs, avec les médiantes opportunes, et soutenu par l'accompagnement de l'orgue. La strophe initiale de chaque mystère est exécutée sur un thème liturgique : *Puer natus* pour les mystères joyeux ; *Stabat Mater* pour les douloureux ; *O Filii* pour les mystères glorieux.

Chaque fois, S. E. Mgr Vachon voulut bien adresser la parole à son peuple. Tout en remerciant ses diocésains avec une paternelle bonté, l'illustre archevêque d'Ottawa daigna exalter la dévotion *catholique* du Rosaire qui nous invite à venir respirer ces parfums (les vertus du Christ et de sa Mère), à cueillir ces roses (leurs actions très douces), et à fleurir nous-mêmes pour une plus profonde vie d'union à *Jésus par Marie*.

FRATER

Charité... bien ordonnée...

Les psychologues ont décrit en détail ce qu'ils appellent le *rendement maximum insoupçonné* de notre vouloir humain. Sous la poussée d'un violent émoi, sous l'effet d'un grand amour, nos volontés peuvent atteindre à un paroxysme d'effort inattendu de la part même des plus dynamiques. La grandeur du résultat alors obtenu nous laisse surpris de nous-mêmes.

Les nations, elles aussi, connaissent ces heures de renoncement et d'héroïsme où, emportées par un profond élan patriotique, elles se lancent littéralement vers ce qu'on leur a présenté comme un grand devoir. La période actuelle de guerre s'avère propice à ces enthousiasmes collectifs pour le secours à donner à ceux qui souffrent ou l'aide à apporter à ceux qui se trouvent dans le besoin.

LE SENS DES FAITS

Les actualités du cinéma, les photos des journaux, des magazines, les récits des chroniqueurs, des journalistes et des victimes mêmes de la dévastation semée par la guerre ont remué jusqu'aux entrailles les Canadiens. Leur sympathie s'est manifestée concrètement par des dons plus généreux qu'on ne l'aurait cru possible. Aussi est-il temps, croyons-nous, de nous demander si cet épuisant effort d'admirable charité nous laissera la force de continuer à remplir des devoirs moins spectaculaires où le fouet de la sentimentalité stimule moins, mais qui, tout bien considéré, doivent rester au premier plan.

Parmi ceux-ci je veux parler du devoir de charité envers nos compatriotes nécessiteux dont plusieurs, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, vivent dans la misère. A cet effet, je livre ces quelques remarques à votre méditation. Voici une énumération des œuvres qui ont établi des « services de guerre » et qui les maintiennent par des appels à la charité du grand public : la Croix Rouge, les Chevaliers de Colomb, Canadian Legion, Y.M.C.A., Armée du Salut. A celles-ci il faut ajouter : Navy League, Y.W.C.A., I.O.D.E., qui projettent, elles aussi, de faire des appels publics au cours de cette année. On estime que ces œuvres ont recueilli depuis le début de la guerre au delà de \$14 000 000.00 dont \$11 000 000.00 pour la Croix Rouge.

La plus grande partie de ces sommes est utilisée pour répondre à des besoins de secours hors du pays ou pour donner à nos soldats un surplus de confort, des distractions, ou des loisirs intéressants, y compris des facilités de fumer et de danser. On cite des cas de soldats qui ont reçu plus de colis qu'ils n'en peuvent utiliser et des cas de gaspillage de tricots.

Pendant ce temps les organisations de charité locales à travers le Canada, « Community Chests », Caisses de Bienfaisance, Fédérations, arrivent à peine à amasser \$4 500 000.00 pour répondre inadéquatement à un strict minimum. Leur campagne d'automne a été handicapée semble-t-il, par celle concomitante de la Croix Rouge, malgré certaines promesses formelles d'abstention, paraît-il, de la part de cette dernière organisation.

Dans la province de Québec, entre autres, on a vu certaines petites villes industrielles ou des villages qui n'ont que des organisations très rudimentaires de charité pour répondre aux besoins locaux, se saigner glorieusement de plusieurs milliers de dollars pour ces œuvres de service de guerre. Pendant ce temps,

les œuvres locales de charité, avec de maigres budgets, satisfont mal aux besoins les plus pressants qu'elles doivent affronter, multiplient bazars et kermesses pour recueillir difficilement au cours d'une année un ou deux mille dollars. Et pourtant les besoins sont là qui crèvent les yeux.

Les journaux ont parlé, discrètement d'ailleurs, d'une petite fille morte de faim à Montréal récemment. C'est une exception, heureusement, mais dans combien de cas d'enfants pauvres morts en bas âge, la cause réelle n'est-elle pas la sous-alimentation, le manque de vêtements ou de médicaments de première nécessité ? L'imagination en est moins frappée que par les dévastations de la guerre, la publicité en est moins grande, mais dans un pays qui souffre d'abondance et qui se dit civilisé n'est-ce pas quelque chose d'aussi tragique ? Que dire encore des maux de toute sorte et des misères morales sans nombre engendrés dans ces familles pauvres par les privations prolongées que les œuvres de charité ne peuvent pas soulager. Ce sont là des besoins locaux plus importants, parce que de première nécessité, que de procurer de l'utile et beaucoup d'agréable à nos soldats, si méritants soient-ils, ce dont s'occupent en grande partie les « services de guerre » des œuvres mentionnées. Ce sont même des besoins plus importants pour la population canadienne que des besoins équivalents de populations étrangères.

Malheureusement à cause du renouveau de l'activité économique on est sous l'impression que les besoins locaux ont diminué. Pour beaucoup de familles, les taxes de guerre et la hausse du coût de la vie, est un fardeau nouveau ajouté à un fardeau déjà trop lourd qui n'est allégé par aucun revenu additionnel. Pour d'autres, la sévérité parfois aveugle des autorités dans l'admission sur la liste du secours direct a été la perte de leur unique ressource. N'oublions pas qu'il y a encore en chômage, d'après le ministre du Travail, 52 000 ouvriers spécialisés, sans mentionner les autres. C'est donc dire que les besoins qui ne peuvent être soulagés que par la charité privée sont là plus grands que jamais.

J'ai parlé de l'utile et de l'agréable donnés par ces œuvres à nos soldats canadiens car, pour ce qui est du nécessaire, ils en sont amplement pourvus par le gouvernement qui va même jusqu'à l'utile et à un peu d'agréable au moyen des finances publiques. Il n'y a pas lieu de l'en chicaner, c'est son devoir. J'ajouterai que le gouvernement au moyen des finances publiques peut

LE SENS DES FAITS

remplir tout son devoir à l'égard des soldats et il l'a fait jusqu'ici. Il ne convient donc pas que des œuvres, faisant appel à la charité privée, emploient les fonds recueillis à la réalisation de projets tels que la construction d'hôpitaux pour soldats, car ceci relève de l'Etat. Qu'on laisse au gouvernement la réalisation de projets qui sont de son domaine et qu'on garde pour le soulagement de besoins qui ne peuvent compter que sur la charité l'argent dont celle-ci peut disposer à cet effet.

Ces quelques remarques n'ont pas pour but de décourager l'organisation de ces services de guerre ni l'aide à leur égard. Ils rendent de réels services. Mais il est bon et profitable, semble-t-il, de se rappeler l'importance relative des devoirs de la charité et d'en sauvegarder la hiérarchie. Peut-être y aurait-il à prendre une position plus ferme à l'égard de certaines œuvres animées d'intentions généreuses mais piquées d'individualisme, en ce sens qu'elles songent plus à réaliser de grandes choses et qu'elles sont plus préoccupées de leur but particulier que des exigences réelles du bien vrai de tout le pays. Le ministère national des services de guerre s'en est rendu compte, paraît-il, mais n'oserait pas imposer des directives.

De tout cela, toutefois, une leçon se dégage plus importante qu'une pure critique. Le succès de ces campagnes de souscription et de charité leur vient de leur organisation et de leur méthode. Pourquoi dans toutes nos petites villes et nos gros villages ne pas utiliser les mêmes plans d'action pour subvenir aux besoins des œuvres locales de charité. Une fédération de ces œuvres de charité formant un comité de campagne composé des citoyens en vue et des hommes d'affaires de la localité, appuyée sur les Chambres de Commerce, avec l'élan et l'enthousiasme déjà remarqués, obtiendrait-elle un moindre résultat au service des œuvres locales ?

Pour terminer, qu'on me permette de citer un témoignage au-dessus de tout soupçon de partialité : ce mot de la princesse Alice lors d'une visite à Montréal : « Il est plus que futile de dépenser tout l'argent disponible, pour l'effort de guerre actuel au détriment des services essentiels de l'intérieur, car lorsque la paix reviendra la jeunesse du pays serait alors tout à fait incapable de s'associer à la grande œuvre qui s'offrira à elle ».

Collège Dominicain d'Ottawa

André-M. GUILLEMETTE, O. P.

*Réflexions d'un dominicain français devant la neige canadienne*¹

Il y a *les pas sur la neige* et il y a *la neige sur les pas*.

Les pas sur la neige, c'est la trace des pieds sur la blancheur molle et fraîche étendue. Ainsi, en passant sur une vie, un cœur, une pensée, une conscience, on y laisse sa marque. Quelle marque ? Cela dépend de qui passe. S'il est bon, il laisse une marque de bonté ; vicieux, une marque de vice ; sale, une marque de saleté... Petits pieds, petite marque ; pieds de Charlemagne, marque longue et large... Cela dépend de qui passe... traces de sang, trace de suie... Et tous les pieds n'appuient pas également fort... Certains ont la marche légère ! Des gazelles ! D'autres, la marche si lourde ! Des éléphants... Mieux vaut, évidemment, quand vous dormez, qu'une gazelle vous passe dessus, plutôt qu'un éléphant...

Quelle marque avons-nous laissée sur les vies où notre vie passa en s'appuyant un moment ? C'est un problème celui-là ! Et grave... Regardons en arrière, pour voir. Car les marques paraissent encore. Sont-elles toutes blanches, à présent, ou toutes rouges, toutes noires, toutes sales, les âmes sur lesquelles nous avons marché ?... *Les pas sur la neige*... Notre influence sur les êtres, notre action imprimée en eux.

La neige sur les pas, c'est l'effacement par elle, l'ensevelissement en elle, de la marque faite, au passage, par les pieds de quelqu'un. Ainsi, en nous, sur nous, la grâce de Dieu laisse une trace. Facile à reconnaître. Délicate, mais toujours belle. Seulement des influences peuvent recouvrir et effacer la trace de Dieu. Doutes, tentations, péchés, négations, autant de neiges qui tombent par flocons sur l'âme sanctifiée... Et c'est comme si Dieu n'était pas passé... Quelquefois ce sont les autres qui recouvrent en nous, en les effaçant, les pas de Dieu. Quelquefois c'est nous qui les recouvrons chez les autres...

Problème nouveau. Et double ! Et grave lui aussi... Notre neige sur les pas de Dieu chez les autres ; leur neige sur les pas de Dieu en nous...

M.-A. BELLOUARD, O. P.

1. Cette notule fut rédigée en janvier 1937, à la demande d'un confrère canadien, par le T. R. P. Bellouard, O. P., prédicateur du Carême, cette année-là, à Notre-Dame de Montréal. Nous la publions pour le plaisir et le bénéfice des admirateurs de l'éloquent apôtre. Celui-ci continue actuellement à exercer son ministère dans la région lyonnaise.

Pédagogie : Discussions et réalisations.

Depuis quelques années, une critique hargneuse et outrancière s'acharne à déprécier tout ce qui, jusqu'ici, représentait notre conception particulière de l'éducation. Systématiquement, elle passe sous silence toutes les tentatives de redressement, toutes les initiatives pourtant fort encourageantes qui surgissent un peu partout dans notre province. Combien aisément la passion trouble l'équilibre du jugement et la sérénité de la discussion !

La *Revue Dominicaine*, de son côté, ne s'est pas départie d'une attitude de juste milieu. Ses collaborateurs ont proposé maintes réformes qui vont à l'encontre d'un conservatisme désuet et stagnant. Par contre, nous éprouvons peu d'attrait pour un engouement qui vise à introduire ici *en bloc* des conceptions étrangères à notre mentalité et à notre culture — conceptions qui, d'ailleurs, restent en butte à bien des critiques dans le milieu même où elles ont pris naissance ! — et à méconnaître des valeurs que nous ne sommes pas prêts à sacrifier. Comme dans ceux des autres, il y a du moins bon dans notre enseignement et dans notre système d'éducation. Bien sûr, il faut travailler de toutes nos forces à améliorer tout cela ; mais pourquoi pousserions-nous le manque de discernement jusqu'à *tout* dénigrer ? Au lieu d'apprendre à nos compatriotes anglophones à apprécier les avantages d'une éducation différente de la leur, pourquoi les encouragerions-nous à englober dans leur nonchalante mésestime, avec ce qui porte la marque de nos déficiences, une originalité authentique ? Nos déficiences, reconnaissons-les loyalement, pour mieux nous employer à y porter remède. Mais n'allons pas succomber au sentiment d'infériorité au point de ne savoir pas découvrir celles des autres et de n'oser pas les mettre en regard des nôtres.

Mais, abandonnons ces disputes stériles pour nous intéresser plutôt aux réalisations positives. Récemment, nous avons fait connaître avec enthousiasme l'effort de quelques spécialistes qui sont parvenus à mettre sur pied un institut d'orientation professionnelle dont le rendement ne tardera pas à s'intensifier. Cette fois, nous voulons signaler à nos lecteurs deux initiatives nouvelles qui, elles aussi, ont pris naissance dans les milieux les plus actifs et les mieux intentionnés de la métropole.

Parlons d'abord de l'*Ecole des Parents* dont Mme Claudine Vallerand est, semble-t-il, la principale animatrice. Voyant là, sans doute, le pendant naturel de l'*Ecole maternelle* qu'elle dirige avec autant de dévouement que de compétence, elle vient de jeter les fondements de cet organisme nouveau, destiné à rendre de grands services à la famille canadienne-française. Grâce au magnifique programme de conférences, organisé avec la collaboration de divers spécialistes, de nombreux parents trouveront là l'occasion de s'initier à leur « *beau métier* ». Surtout, ils apprendront à l'aimer davantage !

Mais, les parents canadiens-français ont encore à se réjouir de l'apparition d'une vivante revue éducationnelle traitant de tous les problèmes d'hygiène physique et mentale. Sous la direction de l'un de nos meilleurs pédiatres, le Dr A. Guilbeault, « *Nos Enfants* » vient s'adjoindre à « *La Famille* », revue dirigée par les Pères Franciscains, sous la forme d'un supplément mensuel alerte et riche en enseignements pratiques. Avec joie, nous constatons que les médecins et les psychologues qui collaborent à cette publication font preuve d'une remarquable aptitude à mettre à la portée de tous les connaissances les plus utiles, concernant le développement de l'enfant, les soins que sa santé physique et mentale requiert, la façon dont il faut l'élever, etc... Là aussi, les parents recevront une réponse adéquate aux délicates questions qu'ils se posent à eux-mêmes. Il leur suffira, en effet, de proposer les problèmes qui surgissent à la maison pour les voir résolus par des personnes compétentes.

A l'*Ecole des Parents*, à *Nos Enfants*, qui répondent à de si pressants besoins, nous souhaitons le plus brillant succès !

Noël MAILLOUX, O. P.

Projections

En profondeur Le caractère le plus évident du monde à l'heure actuelle est l'insécurité. Non seulement nous assistons à une guerre dont nul ne peut prévoir la fin ni les conséquences, mais le régime économique, toujours « dur et implacable », selon le mot souvent cité de Pie XI, tremble continûment sur ses bases. Tout le monde admet qu'il y faut un changement : les esprits se partagent en camps extrêmes sur la meilleure façon de le remplacer. Quant aux régimes politiques, jamais au cours de l'his-

toire, on ne les a vus se succéder avec une telle fréquence ni passer avec un aussi violent contraste d'un excès à l'autre, d'un abus de liberté à un abus d'autorité. Il en résulte un trouble, un désarroi des consciences allant jusqu'à la panique. Du côté purement terrestre, il semble qu'il n'y ait plus rien d'assez éprouvé pour y fixer nos certitudes, d'assez inébranlable pour y accrocher nos esprits.

Tout cela fut prédit dans l'Evangile. « Le ciel et la terre passeront... » Il ne s'agit pas seulement dans ce texte de l'écroulement des astres et des convulsions finales du globe. Le texte signifie également : les dynasties et les trônes passeront, les institutions politiques passeront, les systèmes de philosophie et de science passeront. Une seule chose tiendra, toujours debout, toujours vivante parce que toujours vraie : ma Parole, *verba autem mea non transibunt*.

Puisque tout dans le domaine terrestre nous échappe, notre devoir présent n'est-il pas de nous cramponner davantage à l'éternel, à tout ce qui fut, dans l'idée divine, soustrait aux volontés comme aux disputes des hommes ? *Attendite ad petram e qua excisi estis*, regardez la pierre dans laquelle vous avez été taillés, nous dit le Prophète. Il ne suffit pas de la contempler, il faut s'y réfugier et s'y appuyer comme sur une pierre de fondation. Où gît-elle, cette pierre, à quelles profondeurs aurons-nous chance de la trouver ?

Ceux qui font exécuter des travaux de creusage en vue d'une construction prochaine éprouvent parfois une surprise désagréable et coûteuse en même temps. Ils croyaient vite atteindre le roc ou du moins la couche solide. Ils avaient établi des calculs, fixé des prix en conséquence. Et voici que parvenus à tel niveau, ils rencontrent des failles, de la glaise et des nappes d'eau. Que reste-t-il à faire, sinon à creuser davantage, jusqu'à ce qu'on découvre la pierre ou un tuf assez résistant pour recevoir les pilotis.

Depuis nombre d'années, quiconque se donne le mal de creuser les systèmes à l'étude ou déjà appliqués en divers pays, éprouve la plupart du temps une surprise analogue. Là où il attendait la vérité intégrale, il découvre le mensonge ou la demi-vérité ; là où il escomptait un solide bonheur pour lui-même et pour la société, il trouve un terrain inconsistant, des failles et des crevasses, quand ce n'est pas l'abîme béant devant lui. Quel est son devoir présent, si ce n'est de creuser davantage, jusqu'au tuf de

la doctrine évangélique. Et quelle est l'échappatoire des autres, de ceux qui n'ont pas le temps ni les autres moyens de s'instruire dans ce domaine ? Qu'ils aillent directement, sans le secours des livres et des conférences, à l'évangile vécu, c'est-à-dire, à la foi et à la pratique religieuses.

Malheureusement, chez les uns comme chez les autres, les choses ne se passent pas toujours ainsi. Les premiers, ceux qui ont du talent et de la culture, s'éparpillent au lieu d'approfondir, suivent l'horizontale au lieu de pratiquer la verticale. Les seconds, les ignares, imposants quand même par leur majorité, suivent la verticale à leur manière en se plongeant dans le vice. Puisse le Carême, par ses enseignements, son ascèse et la surabondance de ses grâces, réapprendre le chemin de lumière à ces intellectuels fourvoyés et à ces non-intellectuels dévoyés.

Courriers des Villages J'ai rencontré une fois M. Clément Marchand, il y a une dizaine d'années, dans un dîner littéraire offert à un lauréat du Prix David. Il avait la physionomie d'un rêveur et si j'en juge par ses *Courriers des Villages*, il a dû la conserver ; d'autant mieux qu'il a depuis cette rencontre épousé une artiste. Peu loquace, il posait à peine une question de temps à autre, mais il savait écouter. J'imagine qu'il interroge sans cesse au cours de ses randonnées ou de ses séjours dans nos pays colonisés ou colonisables. Il doit prendre à part tel ancien et telle ancienne pour leur soutirer des souvenirs personnels avec maints détails qu'ignore la grande histoire. Autrement comment concevoir que si jeune et partant si loin des années dures et des temps pittoresques, il ait réussi à colliger pareille quantité et variété de faits et de descriptions.

Sans doute qu'il y verse toute sa force imaginative et ses divinations de poète. Est-il « trop littéraire », ainsi que j'expliquais ici la formule en février, et comme le demande en d'autres termes M. Arthur Laurendeau dans *l'Action Nationale*, janvier, p. 75 ? A-t-il vraiment à cœur d'absorber ses héros et leur véridique témoignage « jusqu'à se perdre en eux » ? Seule une longue et (quant à moi) impossible analyse pourrait fournir la réponse. Il reste avéré que certains auteurs moins consciencieux tombent dans le verbalisme à force de prétendre se confiner dans les choses du terroir.

LE SENS DES FAITS

Je m'en réfère toujours à ce sujet — étant donnée l'analogie des situations — au manifeste publié par un groupe d'écrivains belges, le « Groupe du Lundi », dans les *Nouvelles Littéraires* du 17 avril 1937. Le principe suivant est d'abord posé. « Les conditions essentielles de la création littéraire ne sont pas différentes dans notre pays de ce qu'elles sont dans n'importe quel autre pays de langue française. Toute la culture au contraire est, pour un écrivain de langue française vivant en Belgique, de même ordre que pour son confrère parisien, breton, canadien ou suisse. La preuve, c'est qu'il n'existe aucune œuvre belge qui ne puisse être aisément située dans la perspective de la littérature française. Toute littérature belge qui voudrait se libérer de la littérature française (à son tour si profondément universelle) tendrait à se répéter, à se rétrécir. De là les idées courtes, les sujets rebattus, cette paresse qui devient la loi d'un milieu restreint où la petite notoriété est rapide ». Puis l'on conclut : « La prédilection pour le régionalisme au sens étroit du mot est sans contredit une des anomalies qui empêchent notre littérature de revêtir l'aspect qui lui convient et de tenir la place qu'elle mérite au sein des lettres françaises ».

Ce manifeste ne requiert que la transposition géographique pour être retenu en entier. Nul doute que M. Marchand ne veuille en faire son profit et le nôtre. Comme l'orateur possédant assez sa matière pour s'évader de son texte, ce brillant essayiste est suffisamment imprégné de terroir pour aborder plus d'un autre thème et le traiter en bon Canadien. Toute faculté s'exerçant sur un objet neuf en devient plus spontanée et plus franche. Par ailleurs on ne saurait trop prémunir un talent à prestiges comme le sien contre un danger d'ordre plus général signalé par Newman : « L'art de la composition, qui est un grand talent, tend par lui-même à nous rendre artificiels et sans sincérité ».

CRITICUS

« La Revue Dominicaine » : une revue alerte, dynamique, vivante, pour des esprits vivants. Abonnez-vous !



Le seul moyen vraiment sûr de ne manquer aucun numéro de la « Revue Dominicaine » : s'abonner.

L'Esprit des Livres

R. P. Philippe LECOMPTE, O. F. M. — « La Chronique Conventuelle, son importance, sa rédaction ». 1 vol. in-12 de 132 pages. Châteauguay-Bassin (Québec), Maison du Christ-Roi, 1940.

La chronique : notion, qualités, espèces. La chronique d'un couvent : son contenu, ses divisions, son apport à la chronique de la province religieuse dont fait partie ce couvent. Le chroniqueur : rôle, qualité, méthodes, auxiliaires. L'auteur revient alors à la chronique dont il examine l'importance qu'elle a par elle-même et par ses conséquences. Puis il traite de sa conservation dans le passé et dans le présent. La conclusion est rédigée sous forme de *votum*.

Il y a moult considérations utiles dans le petit livre du R. P. Philippe. Pour la substance de son exposé sur la chronique et le chroniqueur, on aimerait repérer chez l'auteur quelques traces, au moins, d'une formation scientifique. On voudrait trouver chez lui des relations plus marquées avec la méthodologie historique. De toute évidence, le R. P. est un profane dans le travail d'histoire. Hâtons-nous de dire : un profane sensé et vénérable. Dans le corps du volume, il y a deci delà des citations dûment encloses de guillemets mais dénuées de toute indication de leur origine. La bibliographie étalée aux pages 129-131 est caractéristique de l'absence de la technique du métier chez l'auteur. À côté de références d'un vague effarant, v. g. *Dictionnaires* et *Encyclopédies* (page 130), on y découvre que la doctrine de notre auteur est puisée dans deux articles, l'un de G. Desbons : *Valeur du témoignage humain*, le second de R. Aron : *Comment on écrit l'histoire*, parus respectivement dans *Je sais tout* et dans *Vendémiaire* au cours de 1938. Les écrivains en question se contentaient de monnayer à l'usage de leur public plutôt pressé les données de base contenues dans Langlois-Seignobos, dans Aron lui-même et dans Fonck. Le R. P. eût bien fait de recourir à ces ouvrages fondamentaux. Il est vrai que pour étoffer sa science puisée dans la revue et dans le journal parisiens, il nous cite gravement S.-A. Lortie : *Elementa Philosophiæ Christianæ* (Québec, 1912). Sûrement personne n'osera conférer à feu Lortie une ombre de compétence dans le domaine du travail historique.

La forme de l'exposé du R. P. Philippe apparaît bien dessinée, constamment nette et agréable. De temps à autre, constatations et remarques sont formulées dans une langue plus verte qui veut exprimer des vérités de même teinte : « Gardons-nous (dans la chronique) de rien approuver et de rien condamner sans réserve » ! (page 24) ; « l'égoïsme n'avait voulu voir dans ce confrère vivant que des défauts. La jalousie avait porté à les étaler partout et devant tous. Le voilà disparu. Les ambitions, les haines sont tombées. On ne veut plus voir chez ce défunt rival ou méprisé que haute vertu. Mauvaise politique » (page 38) ; « un chroniqueur... qui serait capable de distinguer le passé de l'avenir en train de se former, est en état de porter un iurement sur les personnes et les choses » (page 43) ; « mieux ne vaut-il pas, quand on a

L'ESPRIT DES LIVRES

constaté l'incompétence d'un fonctionnaire, d'un officier responsable, le remplacer par un qualifié, que de le maintenir en charge privé de sa responsabilité ? » (page 126). Ceci à propos des supérieurs tâtilons (s'il s'en rencontre) qui surveillent et prétendent inspirer le chroniqueur officiel. Ailleurs, page 73, le R. P. indique comment procéder lorsque l'enregistrement loyal de tous les détails d'une affaire risquerait d'indisposer les autorités à conscience inquiète.

Puisse l'auteur trouver beaucoup de disciples et d'émules en notre Canada français. Son livre n'est pas confectionné avec de la pâte de guimauve. Du commencement à la fin, il s'avère net, dru, uniquement soucieux de vérité. C'est tant mieux, et nous lui souhaitons un ample et pratique rayonnement.

Quelques coquilles ont échappé à la revision des épreuves: les mots *chômeurs* (p. 33), *posséderait* (p. 43), *procédera* (p. 64), *guenille* (p. 67), *coreligionnaires* (p. 84), *sûreté* (p. 97) sont ou dépourvus de leur accent, ou coiffés d'un accent illégitime. De même, page 114, note 1, le R. P. orthographie tantôt *voute*, tantôt *voûte*. Page 118, sixième ligne, le mot *archives* est orné d'un second s dont on ne voit pas bien la raison d'être. Page 130, lire : Raymond Aron, au lieu de Robert Aron, s'il s'agit bien de l'auteur des deux volumes : « Essai sur la Théorie de l'Histoire dans l'Allemagne contemporaine. La Philosophie critique de l'Histoire » (in-8 de 325 pages) et « Introduction à la Philosophie de l'Histoire. Essai sur les limites de l'Objectivité Historique » (in-8 de 354 pages) parus l'un et l'autre à Paris en 1938.

A. Papillon, O. P.

Mme G. BOUDRIAS — « Pour les nouvelles mamans et leur enfant ».

1 vol. en vente chez l'auteur, 4 rue Brooks, à Sherbrooke, P.Q.

Peu qualifié pour apprécier cet ouvrage : « Pour les Nouvelles Mamans et leur Enfant », je puis néanmoins féliciter l'auteur de l'avoir écrit, et d'une manière qui le met à la portée des personnes les moins cultivées.

A mon avis, cet important sujet devrait être enseigné, comme la cuisine et les autres occupations ménagères, à toutes les jeunes filles, à partir de leur quinzième année.

Contrairement à de sots préjugés, qui sont une véritable déformation de l'esprit chrétien, il n'y a là (non plus d'ailleurs que dans la connaissance de tout ce qui regarde la transmission de la vie), rien qui soit contre la belle vertu de pureté.

D'après la tradition, la Très Sainte Vierge avait quinze ans au moment où elle conçut miraculeusement le Sauveur ; et, d'après l'Évangile, on voit qu'elle savait fort bien comment les enfants sont engendrés et mis au monde. Peu après, elle s'en alla chez sa cousine Elisabeth, qui allait être mère, et lui donna, ainsi qu'au nouveau-né saint Jean-Baptiste, tous les soins nécessaires, faisant ainsi un apprentissage précieux, qui devait lui servir quelques mois plus tard, à la naissance de Jésus.

Rien n'est plus grand, plus merveilleux, plus sacré, dans l'ordre naturel, que la conception et la naissance d'un homme.

C'est là une des grandes raisons de la pureté chrétienne. Si des lois, des restrictions sévères régissent toutes les actions qui ont quelque rapport avec

la génération humaine, ce n'est pas parce que les choses de la génération sont laides et honteuses, mais au contraire parce qu'elles sont sacrées.

Que chaque jeune fille soit instruite du mystère de la vie, en temps opportun, et en particulier, comme c'est la volonté de l'Eglise. Qu'elle soit ensuite bien initiée à la puériculture. Qu'on lui montre en même temps combien toutes ces choses sont grandes, belles, divines.

Montrer aux jeunes gens et aux jeunes filles les aspects divins de la génération humaine, des devoirs du mariage, de la paternité et de la maternité, c'est le seul moyen de leur enseigner le respect du corps humain, le respect du mariage et de les détourner de cette atroce profanation de la chair qui sévit partout où l'on oublie que Dieu lui-même a créé le corps de l'homme tel qu'il est et réglé tout ce qui regarde la procréation et l'éducation des enfants.

Enseigner ensuite aux futures mères tout ce qui concerne leur tâche sacrée de demain, rien n'est plus salubre, ni pour l'Eglise ni pour la société civile.

C'est pourquoi, « Pour les Nouvelles Mamans et leur Enfant » n'a pas seulement une grande utilité pratique ; il a surtout, à mon avis, une utilité morale considérable. Beaucoup de nos jeunes filles grandissent dans une parfaite ignorance de ce qui les attend plus tard, occupées à des frivolités, à des études inutiles et même nuisibles pour la femme, elles vivent pour ainsi dire dans une atmosphère irréelle, artificielle.

J'en appelle aux innombrables ex-retraitantes qui m'ont avoué, en le déplorant amèrement, qu'elles s'étaient mariées sans rien connaître, ni du mystère de la vie, ni des devoirs du mariage, ni de ceux de la maternité.

Ce livre, que toute jeune fille devrait posséder et étudier, comble donc une immense lacune dans la formation de nos jeunes filles.

Il a été fait pieusement, soigneusement, pour l'amour de Dieu, qui ne manquera pas de bénir un tel travail.

Dom L. Crenier, O. S. B.

Prieur du Monastère de Saint-Benoît-du-Lac

Dr L.-P. MERCIER — *Quoi dire, Comment dire et quoi faire. Education sexuelle.* 1 brochure de 63 pages. Editions Bernard Valiquette, 1941. En vente à La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa. Prix : \$0.35.

Dans l'intention, sans doute, de rendre service une fois de plus aux familles laborieuses et simples qu'il visite chaque jour, le Dr Mercier a rédigé ces pages de vulgarisation consacrées au problème de l'éducation sexuelle. Les choses essentielles y sont dites avec une clarté suffisante et une délicatesse irréprochable. De plus, s'alliant à l'expérience du médecin, le bon sens inspire à l'auteur plusieurs conseils d'une immédiate portée pratique. Toutefois, nous n'avons rencontré là aucune considération vraiment neuve. Nous nous étonnons même que l'auteur ait négligé une exploitation plus copieuse du matériel éminemment assimilable mis à notre disposition par les observateurs récents.

Noël Mailloux, O. P.

